REVUE

DE

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN.

NOUVELLE SÉRIE.

IVe ANNÉE. — TOME VII. — No 41. — SEPTEMBRE 1874.

SOMMAIRE :

NIMES

AUX BUREAUX DE LA REVUE : rue de la Servie, 4;
PARIS : rue François Ier, 8;
— LETHIELLEUX, libraire, rue Cassette, 4.

1874.

http://www.liberius.net

© Bibliothèque Saint Libère 2019.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

France.	15 fr.
Belgique, Italie, Suisse.	16
Alsace-Lorraine, Angleterre, Espagne. . .	17
Allemagne.	18
Turquie.	19
Pays d'Outre-Mer.	20

La *Revue de l'Enseignement chrétien* paraît tous les mois.
On ne s'abonne que pour une année, à partir du 1er mai, ou du 1er novembre.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être envoyé *franco*, au R. P. V.-de-P. Bailly, rue François Ier, 8, à Paris; ou à M. L. Allemand, professeur à l'Assomption, à Nimes.

Toutes les communications ou réclamations relatives à l'abonnement et à l'administration doivent être adressées au R. P. Germer-Durand, correspondant de la *Revue*, rue François Ier, 8, Paris.

La *Revue de l'Enseignement chrétien* rendra compte de tout ouvrage dont le sujet rentre dans le cadre de ses travaux, à la condition indispensable que deux exemplaires seront adressés à la *Rédaction*.

AVIS IMPORTANT.

Ceux de nos Abonnés qui n'ont pas encore payé leur souscription sont priés de vouloir bien l'adresser au Correspondant de la *REVUE*, 8, rue François Ier, à Paris. Le mode de paiement le plus simple est le mandat sur la poste.

Les personnes qui préfèrent que l'abonnement soit touché à domicile recevront une traite de 16 FRANCS dans les premiers jours de novembre.

LES ESPÉRANCES DE LA FRANCE

DISCOURS PRONONCÉ

PAR LE T. R. P. EMMANUEL D'ALZON

A la distribution solennelle des Prix de la maison de l'Assomption à Nimes.

Messieurs,

Un des hommes d'Etat les plus éminents des temps modernes exprimait, il y a quelques jours, le désir de voir l'Angleterre, sa patrie, se préparer, par son union politique, à supporter la crise universelle, plus menaçante que plusieurs ne le pensent.

Ce désir, Messieurs, qui ne l'a pas au fond de l'âme pour la France? Oui, malgré les profondes divisions de notre pays, qui n'a pas au cœur, pour notre patrie bien-aimée, les mêmes souhaits? Qui ne forme pas le vœu de la voir enfin forte et unie en présence de la tempête sociale prête à éclater?

Permettez-moi de ne pas insister sur des sentiments qui, pour être parfaitement légitimes, nobles, français, pourraient nous attirer sur un terrain que des réunions comme celles-ci ne comportent pas, et de dire, en m'élevant plus haut, combien, en face des maux sans nombre dont nous sommes menacés, il est nécessaire de nous unir pour défendre, non-seulement la France, mais l'Église.

C'est qu'en effet, la question, au fond, est plus religieuse que politique, et c'est ce qui en fait l'universalité. Voyez : le

combat est engagé partout, du détroit de Gibraltar aux Dardanelles, des steppes de la Sibérie, où nous comptons tant de martyrs, jusqu'au Vatican, où notre Père est tout ensemble exilé et captif; partout la guerre, l'exil, la prison, les spoliations les plus criantes. Cette guerre est livrée, bien entendu, au nom de la légalité ; car il est facile aux hommes de faire des lois humaines, quand on veut se débarrasser de quelque loi divine désagréable, et supprimer, au nom d'un droit humain, un droit de Dieu compromettant.

Enfin, nous en sommes là : Jésus-Christ abandonné des peuples, attaqué par toutes les violences de la Révolution, les vainqueurs de la France aspirant à devenir les vainqueurs de l'Église, et croyant qu'il leur sera aussi facile de venir à bout d'un royaume dont Dieu est le souverain, qu'il leur a été aisé d'en finir, pour un instant du moins, avec un peuple dont les défaites étaient préparées depuis longtemp par de grands crimes et de grandes apostasies !

Tout est-il pourtant perdu pour la foi catholique, et l'Europe est-elle menacée de quelque chose de semblable à ce que l'on a vu pour l'Afrique et pour l'Asie ? A Dieu ne plaise, et je crois que nous avons les plus puissants motifs d'espérer. Permettez-moi de vous en exposer quelques-uns.

Le premier, c'est que, après Rome, tous les yeux sont tournés vers le France.

Je prenais part, le mois dernier, au pèlerinage qui, conduit par un ancien élève de l'Assomption, partait de Montpellier et s'acheminait vers Paray-le-Monial, pour y adorer les manifestations inépuisables de l'amour de Dieu envers les hommes. Or, au milieu de l'enthousiasme universel, des redoublements de la piété catholique causés par la contemplation de lieux si vénérables, au milieu de la joie qu'une Eglise voisine, notre sœur désormais, éprouvait de recevoir d'un jeune et saint Évêque, sorti de vos rangs, mes Amis, comme une nouvelle résurrection, moi, son père d'autrefois, priant pour lui, pour ses enfants, pour l'Eglise de Nimes, pour son pontife trop longtemps malade, pour l'Eglise catholique et son Chef, dans

ce petit sanctuaire de la Visitation, je me pris à lever les yeux, et je vis attaché à la lampe placée sur ma tête un écusson portant ce mot : *Angleterre.* La curiosité me saisit, et dans un instant où la foule était moins compacte, je parcourus la chapelle si modeste et si riche à la fois ; j'y remarquai au milieu d'autres lampes suspendues par la piété des familles chrétiennes, des lampes suspendues aussi par des familles de nations diverses. La Belgique, la Hollande, la pauvre et sublime Irlande, l'Espagne catholique avaient la leur ; et à l'aspect de ces témoignages de bonne parenté chrétienne, je me dis : Quelle est donc la nation qui voit les peuples se tourner ainsi vers elle ? On vient de presque tous les points du monde à la Salette, à Paray, à Lourdes ; on vient réchauffer sa foi, son amour, dans des sanctuaires français ; et c'est pourquoi je me pris à espérer beaucoup pour la France. Non, sa mission n'est pas encore finie : ce qu'elle fit par l'épée de Clovis, de Charles-Martel, de Charlemagne, de S. Louis, pourquoi ne le ferait-elle pas encore par telle épée que Dieu sait ? Pourquoi, laissant à la Providence le soin d'appeler David ou Cyrus pour rétablir ou restaurer la gloire de Jérusalem, ne se tiendrait-elle pas prête pour l'immense travail qui va, ce semble, lui être confié ? Ah! Messieurs, que faut-il pour mériter la confiance que les peuples chrétiens nous témoignent ainsi, malgré nous, même de par de là l'Océan ? Il faut comprendre notre mission, il faut la remplir, et, devenant les chevaliers de Dieu, nous dévouer par dessus tout à sa cause.

Le second motif d'espérance, je le trouve dans les efforts déjà accomplis. Ai-je besoin de parler des deux mille cinq cents conférences de Saint-Vincent-de-Paul, ou de la Propagation de la Foi ? Ces œuvres ne remontent-elles pas à près de quarante ans, ne sont-elles pas déjà d'anciennes institutions et ne sont-elles pas des œuvres françaises ? Pourtant quel est le coin du monde où elles n'exercent pas leur action ? C'est à Lyon que se trouve la caisse générale des Missions. C'est de Paris qu'est partie l'immense organisation de la charité chrétienne, telle que Dieu l'a permise de nos jours, en face de

l'organisation des sociétés secrètes. Mais est-ce que l'œuvre de Saint-François-de-Sales, de date plus récente, ne répand pas des bibliothèques populaires sur tous les points de la France, n'aide pas à bâtir des églises, à donner des missions, à ouvrir des écoles ? Et déjà l'idée première, due à trois élèves de notre maison de Saint-Maur, ne se répand-elle pas dans tous les sens, grâce aux encouragements de Pie IX ? Est-ce que, sous la direction de jeunes officiers pleins d'avenir, de foi, de distintion et de talent, en dehors des cercles de Nimes qui ont leur cachet propre, on ne voit pas des cercles catholiques d'ouvriers s'établir d'un bout de la France à l'autre ? Les ressources y abondent, et c'est un des terrains bénis où se fait la réconciliation sincère entre le riche depuis longtemps chrétien et l'ouvrier qui ne l'est peut-être pas encore, mais se sent heureux de le devenir. Est-ce que l'*Union catholique des associations ouvrières* ne va pas saisir le peuple sur toutes les voies et, dans ce but, provoquer une organisation nécessaire ? Il y a trois ans, un congrès réunissait à Nevers soixante-dix hommes voués aux œuvres de charité ; il y a deux ans, à Poitiers, nous étions quatre cents. A Nantes, l'an dernier, on était plus de mille. Combien, avant un mois, sera-t-il donné de voir, à Lyon, de chrétiens mûs par le désir de faire le bien sous toutes les formes qu'inspire une charité inventive, dans l'unité des principes catholiques et dans la liberté des expansions nouvelles ? Et au fond de tout cela, ne voyez-vous pas l'Eglise ressaisissant avec amour le peuple, les classes ouvrières, que des associations néfastes lui avaient enlevées ? Mais quand, sous l'influence de la tendresse catholique, l'ouvrier aura cessé de haïr, qu'à son tour il se sera repris à aimer ce qui est à côté de lui et même ce qui est au-dessus de lui, l'ordre moral, ne le pensez-vous pas, l'ordre moral ne sera-t-il pas bien près de renaître et la Révolution bien près d'expirer !

Mais ma plus haute espérance, je la place dans un troisième fait non moins grave : c'est l'amoindrissement, tous les jours progressif, du catholicisme libéral. Qui n'a pas été quelque peu catholique libéral ? Messieurs, je ferai ma confession pu-

blique : il y a quarante ans, je l'étais. Le catholicisme libéral avait, ce semble, des aspirations généreuses, d'autant plus décevantes qu'elles se montraient plus magnifiques ; mais malgré tous les discours contre l'usurpation de certains mots, malgré les efforts de quelques-uns des Quarante pour racommoder tant bien que mal cinq ou six substantifs éclоppés, il est resté établi que libéralisme et catholicisme impliquaient contradiction. Aussi a-t-on vu bientôt les libéraux avant tout, s'éloigner de l'Eglise, les catholiques avant tout, sacrifier leur libéralisme devant les affirmations répétées de Pie IX, que l'erreur des catholiques libéraux est pire que l'erreur révolutionnaire. Or, nous avons sous les yeux ce spectacle trop peu admiré ; c'est le retour lent encore, si vous le voulez, mais enfin le retour incontesté des plus belles intelligences, séduites un moment, et repoussant enfin d'elles-mêmes de fausses clartés pour revenir loyalement, avec humilité, et par cela même avec honneur, à la pure, entière et divine lumière des principes catholiques. Or, Messieurs, quand le juste milieu catholique aura fait son temps, les autres juste-milieu seront bien près d'avoir fait le leur. Alors l'Eglise, groupant tous ses enfants sous un même étendard, sous un même chef obéi, sera certaine de vaincre les ennemis déclarés, parce qu'elle n'aura plus dans son sein de soldats douteux. Ce travail, il se fait depuis quarante ans : il se fait à Genève, à Bâle, par l'exil ; il se fait, il va se faire encore par la captivité en Allemagne ; il se fait par l'expulsion à Rome. Mais il se fait aussi à Venise, à Mayence, par ces admirables congrès où retentissent les plus courageuses protestations. Il se fait non-seulement par les hommes, mais encore par les femmes chrétiennes. Mesdames, vous avez été dévancées par vos sœurs catholiques d'un nouvel empire. et, mères, épouses, filles de préfets, de procureurs généraux, de présidents, de hauts fonctionnaires, vous les voyez traduites pour crime de haute trahison, parce qu'elles ont osé signer des protestations en faveur de leurs évêques et des prêtres captifs pour le Christ.

Là-bas aussi on était catholique libéral, et l'histoire dira un

jour quelles intrigues cette affreuse variété du libéralisme avait tissées pour saisir les plus nobles cœurs, les plus pures intelligences. Or, voici ce qui est arrivé ; La France avait été bien coupable pendant le concile du Vatican, ou du moins on avait, en son nom, fait bien des menaces, consommé bien des perfidies. Le concile fait son œuvre majeure ; tout à coup la foudre éclate, la France est frappée ; mais il semble qu'avec nos milliards, nos ennemis ont emporté, pour les accomplir chez eux, les projets d'église nationale(1) dont nous étions menacés. Nos malheurs n'ont pas laissé à certains puissants le temps de nous plonger dans le schisme ; et ces projets de scission tentés, non plus par un souverain français, mais par un pouvoir hérétique, ont perdu, par cela même, presque tout leur danger. Quelques vieux catholiques ont surgi, ridicules par leurs prétentions, odieux par leurs excès ; et au sein d'un peuple dont les hérésies s'en vont en poussière, l'Église catholique est apparue victorieuse, par ses propres fers, des vainqueurs de la France.

Que si, reportant les yeux parmi nous, nous examinons ce qui se passe, nous sommes bien forcés de le dire, sans doute il n'y a pas persécution, parce que la persécution doit venir d'en haut, mais il y a guerre.

Oui, la guerre est engagée. A celui qui ne sait quelle en sera l'issue, nous osons répondre : Ce que voudra la France. Hélas ! rien n'est plus manifeste ; mais le voudra-t-elle avec le sentiment de tout ce qu'elle doit expier, des abîmes qu'il lui faut combler, des ruines qu'elle est réduite à réparer? L'étranger qui visitait naguère Paris, avait, s'il n'était pas Prussien, l'âme triste à la vue de tant de monuments tombés sous le poids de nos haines intestines. Hélas ! les ravages accomplis dans l'ordre moral sont bien autrement affreux ! Sont-ils irréparables? Certes, si on le veut, on peut tout restaurer. Mais il faut alors remonter à la source du mal pour la tarir, et c'est possible : il faut confesser nos péchés et les expier publi-

(1) Voir le très-curieux mémoire présenté à Napoléon III et trouvé dans ses papiers en 1870. *Revue de l'enseignement chrétien*, tome V, p. 290.

quement. Voilà, certes, à quoi sont bons les pélerinages. Ceux qui les font se déclarent pécheurs, implorant publiquement merci ; ils crient à Dieu pardon et miséricorde, et par les fatigues du voyage, et par les prières qu'ils offrent, et par la publicité de l'acte qu'ils accomplissent, ils créent un courant de la terre au ciel. Pour qui croit à l'ordre surnaturel, à ce que Dieu a toujours fait pour les nations pénitentes, à l'amour plus spécial de Marie pour la France, à la mission de cette France, si privilégiée encore malgré ses fautes, est-il possible de ne pas concevoir les plus vives espérances, en face de tout ce qui s'accomplit au grand ébahissement des prudents de ce siècle? Certes, les pèlerinages, rétablis depuis si peu de temps, ne dureront pas toujours avec leur ferveur présente ; qui le nie ? En attendant, on en fera, tant qu'ils seront utiles ; quand ils ne le seront plus autant, Dieu inspirera autre chose. Pour le moment, donnons-nous aux pèlerinages, et pour l'avenir comptons sur Dieu, dont les inventions sont sans nombre comme ses miséricordes.

Pie IX disait naguère : « Il ne suffit pas de prier, il faut agir ». Ne semble-t-il pas qu'on avait devancé la pensée de Pie IX, quand on avait fait surgir de toutes parts, ces *Comités catholiques*, nés d'une pensée mûrie à Paris, dans une réunion intime de quelques hommes courageux, aux jours néfastes de la Commune, entre les ennemis du dehors et ceux bien autrement redoutables du dedans. A la lueur de nos monuments incendiés et au bruit de la fusillade des ôtages, quelques chrétiens pleins d'énergie fondèrent, dans un étroit salon, le premier comité catholique ; sur plusieurs points de la France, d'autres imitèrent cet exemple fécond. Pie IX bénit et encouragea une réunion générale pour former un vaste groupe de tous ces groupes particuliers ; j'ajouterai, avec quelque fierté, qu'un ancien élève de l'Assomption eut le mérite d'aplanir plus tard les difficultés légales suscitées par le développement de comités semblables ; sur tous les points de la France, on est sûr d'obtenir désormais les autorisations nécessaires, que Nimes possède déjà.

Ces comités, Messieurs, en avez-vous bien saisi toute l'importance ? Nous ne sommes plus parqués dans une sacristie, nous avons la possibilité de nous montrer au soleil, de réclamer nos droits, de nous entendre pour en assurer le maintien, pour venger les choses saintes si souvent attaquées par la calomnie ; nous pouvons défendre nos intérêts ; et, laissant à d'autres de traiter de la politique, nous n'y porterions la main que si la politique se mettait en contradiction avec l'Eglise. Alors ce serait la persécution, et nous savons ce que les catholiques ont fait aux jours des persécuteurs et des bourreaux. Grâce à Dieu, si ces mœurs sont actuellement celles d'outre-Rhin, ce ne sont pas encore les nôtres ; espérons qu'elles ne sont pas prêtes à pénétrer chez nous.

Tous ces efforts accomplis ou en voie d'éxécution, tous ceux que le zèle catholique peut enfanter encore, ont besoin d'un point de départ commun. Pour les catholiques, c'est la vérité catholique et le libre développement des principes par lesquels elle se rattache toutes les branches de la science humaine. Or, Messieurs, à l'époque solennelle où nous nous trouvons, il est facile de comprendre que plus la vérité catholique aura son libre épanouissement, plus ses rayons illumineront de leur clarté féconde les problèmes soulevés par la pensée de l'homme. Celle-ci, impuissante à les résoudre, croit trop souvent les avoir résolus, quand elle en a donné une explication conduisant à l'erreur ou au mal.

Aussi, Messieurs, suis-je convaincu que, dans ce moment, nous touchons à une époque décisive. L'Université, qui ne peut prétendre à donner autre chose que la pensée humaine, plaidant *pro aris et focis*, retient du monopole, dans l'enseignement supérieur, tout ce qu'elle peut ; mais ce qu'elle peut, elle en a l'instinct, est réduit à rien par ses principes mêmes, tandis que les catholiques, forts de leurs droits, réclament ce que, sans la plus flagante inconséquence, on ne peut leur refuser. Seulement, tous ne comprennent pas l'importance des conquêtes à faire, des grandes préparations à apporter à la diffusion de la vérité chrétienne. Certes, il y a eu une époque

où le clergé, diminué par les persécutions révolutionnaires, avait peine à suffire aux travaux du ministère paroissial; si bien que l'on alla, par un excès de zèle, jusqu'à supposer que le ministère paroissial était tout. Le ministère paroissial est indispensable, mais ne suffit pas; il faut à l'Église d'autres travaux, soit pour se défendre, soit pour conquérir. Le clergé paroissial lui-même, plus nombreux, peut se préparer plus longuement et plus sérieusement, et c'est ce que facilitera pour le clergé lui-même la formation de nouvelles Universités.

Pie IX a bien voulu m'assurer qu'il accorderait, à tout évêque français qui lui en ferait la demande, le droit de conférer le baccalauréat et la licence en théologie. Je ne doute pas qu'il n'accorde le doctorat, surtout après les dernières définitions du Vatican, après que nous avons vu s'en aller en fumée toutes les vaines inopportunités de certains esprits.

Dans cet état, que faudrait-il pour fonder une Université catholique? Si nous avions les immenses ressources pécuniaires de nos frères du Nord; si, comme à Lille, nous pouvions procéder par centaines de mille francs, par millions, ce serait bientôt fait. Peut-être serait-ce moins durable. Que si, au contraire, quelques prêtres zélés, savants et désintéressés se groupent pour enseigner la reine des sciences, la théologie, cette reine appellerait bientôt à son secours une faculté des lettres, plus tard une faculté des sciences; enfin, à la faculté des sciences correspondrait une faculté de médecine, comme à la chaire de droit canon correspondraient les chaires de droit civil. Pour obtenir un résultat, il faut qu'il y ait des catholiques qui donnent et des prêtres qui se donnent; il faut que l'on se persuade que le temps des prédications plus ou moins sentimentales, plus ou moins politiques est passé. Il faut en revenir à la méditation de ces paroles d'un de nos plus grands papes, Innocent III. Monté, à trente-sept ans, sur le trône pontifical, son effroi fut grand, quand il contempla d'une part l'ignorance du clergé d'alors, et d'autre part les envahissements d'une secte mère des socialistes et des communistes modernes : la secte des Albigeois. Or, que disait-il dans un

de ces admirables cris comme savent les pousser les successeurs de Pierre et qui réveillent le monde de sa léthargie? Innocent III disait : « La véritable ligue contre les maux présents, c'est une instruction solide » ; et à peu de temps de là, malgré les universitaires d'alors, saint Thomas, saint Bonaventure, dès l'âge de vingt-trois ans, faisaient retentir, à Paris, les chaires théologiques de leurs immortelles leçons, et déroulaient, devant des milliers d'orateurs, ces immenses horizons dont la pensée moderne n'a pas encore mesuré toute la profondeur. Oui, une instruction solide, donnée, selon le vœu d'Innocent III, aux fidèles, renouvellera le monde, parce qu'elle donnera les grands principes sans lesquels les peuples meurent bien vite de scepticisme et d'immoralité.

Or, Messieurs; si nous voulons être prêts pour l'heure où nous sera accordée la liberté des hautes études ; si nous voulons montrer à nos rivaux des professeurs dont nous n'ayons pas à rougir, il importe de hâter notre préparation, Certes, la création d'universités catholiques ne sera pas l'affaire d'un moment. J'admets sans peine que, le premier jour, il y aura des étonnements, des tentatives malheureuses, parce qu'on se sera peut-être plus fié à l'excellence des intentions qu'à la valeur réelle d'hommes pleins de vertus, mais non pas d'une science suffisante, ou qui, très-instruits, n'auront pas, du premier coup, le don de communiquer leurs trésors.

Mais, si l'on fait moins bien d'abord, on fera mieux ensuite. L'illustre pauvre d'Assise, saint François, lorsqu'il rendait jusqu'à ses plus indispensables vêtements à son père, pour pouvoir dire, avec plus de vérité : « Notre Père, qui êtes aux cieux », se doutait-il que Dieu lui ménageait un fils comme saint Bonaventure, et à sa suite cette génération de savants qui ont constitué l'École franciscaine? Quelles furent leurs ressources? La Providence, sur laquelle ils comptèrent toujours. Comptons, nous aussi, sur la Providence ; sachons étudier : ni les ressources ni les auditeurs ne nous feront défaut.

Nous sommes, Messieurs, à un de ces moments solennels entre tous dans la vie des sociétés ; la société européenne,

emportée par des courants divers, comprendra-t-elle enfin que c'est une prétention vaine de vouloir bâtir sur le sable des opinions un édifice durable? Le sable permet à l'Arabe de planter sa tente le soir, à la condition qu'il la roulera aux premiers rayons du jour. La société moderne ne doit-elle plus être qu'une tribu au désert? Les principes chrétiens veulent lui donner quelque chose de plus stable, en la rattachant à cette pierre que les portes de l'enfer n'ébranleront pas. Ah! Messieurs, laissons les intrigants faire leur œuvre de tripotage; édifions plus lentement peut-être, mais bâtissons pour les siècles. Sous l'action de l'éternelle Vérité, travaillons pour notre part à la préparation d'une race nouvelle. Retrempons-la par l'enseignement catholique, de telle sorte que le dernier mot de notre éducation soit, après tout, celui-ci : Rendre les jeunes gens plus chrétiens, afin de rendre par le christianisme, la France impérissable.

Mais, pour atteindre ce but, l'éducation seule ne suffit pas : il faut qu'au sortir du collége, les jeunes générations trouvent le combat préparé et que ces recrues de l'armée du bien soient conduites à l'ennemi par des chefs expérimentés. Le temps des vertus modestes, mais égoïstes, est passé; il faut des vertus publiques. C'est votre tâche, Messieurs, d'être les chefs habiles, courageux, aimés, de ces cohortes en formation. Dieu a fait évidemment beaucoup pour nous. Il vous invite à faire beaucoup pour lui et au grand jour. Oui, les luttes sont terribles et les périls immenses; mais puisque l'impérissable Eglise fait à la France l'honneur de lui dire : « J'ai besoin de toi, viens à mon aide », les destinées de la France ne reçoivent-elles pas, dans cette invitation, quelque chose des immortelles destinées de l'Église. Et l'on est bien fort quand on sent qu'on peut être immortel.

Puissiez-vous, mes Enfants, comprendre les glorieux devoirs que nous voulons vous imposer; puissiez-vous les accomplir, et, sortant des amoindrissements modernes, en devenant de grands catholiques, devenir un jour de grands et vrais Français!

LETTRE A UN PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ

SUR CETTE QUESTION :

Les Ordres religieux enseignants doivent-ils former des maîtres pour l'Enseignement universitaire?

Vous connaissez, Monsieur, ma sympathie pour votre personne et mon estime pour votre caractère. Universitaire et chrétien, vous savez, dans un milieu hostile, professer hautement votre foi, et la faire respecter, au moins en votre présence, de ceux qui refusent de la partager. Vous avez l'art de rendre la piété et la vertu aimables. Dévoué au service des pauvres et à leur moralisation, ardent au bien, prêt à vous dépenser sans réserve pour la gloire de Dieu, vous avez été, tout nouveau parmi nous, le principal ouvrier des œuvres de zèle que nous avons vues se fonder dans ces derniers temps. Malgré tout cela, j'ose quelquefois, vous le savez, n'être pas tout-à-fait de votre avis sur certains points ; et aujourd'hui je viens, dans la *Revue de l'Enseignement chrétien*, rendre publique une de nos controverses.

Nous parlions, vous l'aurez peut-être oublié, du mal que l'Université fait à l'éducation ; vous vouliez qu'on y portât remède par l'Université et dans l'Université elle-même ; je soutenais que c'est impossible, à moins de changer le caractère fondamental de l'Etat et, par suite, de son enseignement, c'est-à-dire à moins de rendre l'un et l'autre chrétiens ; réforme qui ne semble pas près de s'accomplir. N'y comptant pas plus que moi, peut-être ne la croyant pas aussi nécessaire, vous auriez voulu qu'en attendant, les catholiques sussent tirer parti de l'Université telle qu'ils la trouvent établie, en s'effor-

çant d'y introduire des maîtres chrétiens. Il est assez dans l'esprit du catholicisme de modifier en bien ce qui existe, plutôt que de le détruire pour le mal qui s'y rencontre. Les Jésuites peuplent de leurs élèves l'Ecole militaire et l'Ecole polytechnique ; par où ils introduisent l'élément chrétien dans l'armée, qui en avait et qui en a grandement besoin. Pourquoi, me disiez vous, n'en feraient-ils pas autant pour l'École normale ? Ce serait le moyen de transformer peu à peu le corps universitaire, et, de mauvais, le rendre bon. N'est-ce pas une œuvre à entreprendre, dont il résulterait tant de bien ?

Il vous le semble ainsi, Monsieur, et je crois que beaucoup d'hommes très-pieux, très-zélés, très-charitables, ne seraient pas éloignés de partager votre manière de voir, surtout si c'était vous qui la leur exposiez. Comment se fait-il donc que ni Jésuites, ni ordre religieux quelconque, n'ait entrepris cette bonne œuvre, et qu'il ne semble pas qu'aucun y soit disposé ?

C'est qu'il en est autrement d'un particulier, fût-il ecclésiastique, ou d'une société religieuse. L'autorité spirituelle permet, ou du moins tolère que vous enseigniez dans l'Université, dont elle condamne la constitution et dont elle désapprouve l'enseignement ; et cela, parce que, d'un côté, il faut vivre, élever sa famille, et que, d'un autre côté, ce n'est pas le fait d'enseigner comme vous le faites qui est mauvais ; c'est d'organiser tout un système d'enseignement sur le principe et la pratique de l'indifférence religieuse. Or, vous, personnellement, n'êtes pour rien dans cette organisation ni dans son fonctionnement. A notre avis, la présence de maîtres chrétiens dans un pareil milieu n'est pas sans inconvénients ; mais ce n'est pas chose formellement condamnée ; et, si ce l'était, vous vous soumettriez aussitôt, je le sais, quoi qu'il pût vous en coûter. Aux premiers siècles du christianisme, les chrétiens étaient à la cour, au sénat, dans les tribunaux, dans les armées, quoique toutes ces institutions fussent, au fond, des suppôts du paganisme. L'Église, il est vrai, les y voyait avec crainte, sachant quels dangers ils y couraient pour l'intégrité de leur foi et l'innocence de leurs œuvres. Les plus faibles s'y perdaient,

les plus forts y gagnaient la couronne du martyre, les plus prudents s'en éloignaient, dès que c'était en leur pouvoir.

Notre société moderne ne ressemble que trop, sous beaucoup de rapports, à celle de ce temps-là. Les chrétiens n'y sont pas à leur aise, et dans l'Université moins qu'ailleurs. Nous avons pu remarquer que trop souvent les forces morales s'y lassent, les cœurs s'y attiédissent, les esprits y perdent de leur vigueur, la foi de sa pureté. Les ecclésiastiques eux-mêmes, s'ils restent trop longtemps dans ce milieu, s'ils y font leur carrière, ne finissent-ils pas par y prendre un tour d'esprit particulier, des vues singulières, par où ils cessent d'être en tout semblables aux autres hommes d'église? Et ne voyez-vous pas qu'ils deviennent de moins en moins nombreux dans le corps universitaire? Cela seul vaut une condamnation ; car, pour qu'il en soit ainsi, il faut, ou qu'on les en chasse, ou que d'eux-mêmes ils s'en éloignent comme ne s'y trouvant pas à leur place. En fait, c'est l'un et l'autre.

Si donc. un particulier peut, à toute force, s'engager dans une carrière si périlleuse sans aller contre sa conscience, un ordre religieux n'est pas libre, le voudrait-il, de former des jeunes gens pour cette triste destinée. Les ordres enseignants ne sont pas des maîtres vulgaires; ils ont des obligations plus étroites. Leur état n'est pas d'enseigner, mais de faire le bien par l'enseignement, le bien de leurs élèves et celui de la société civile et religieuse. C'est pourquoi ils forment des militaires qui, par le sacrifice très-noble de leur vie, protègeront un jour la patrie française et catholique contre l'ennemi du dehors ou du dedans. C'est pourquoi ils se garderont de former des maîtres qui se destineraient à enseigner dans des rangs trop souvent ennemis de l'Église ; et, par la même raison que le gouvernement français ne cherchera pas à former des officiers pour l'armée de la Prusse, ni même pour celle d'un état moins ennemi, ainsi une corporation religieuse ne s'attachera pas à préparer des professeurs pour l'Université.

Ils y auraient une action utile, j'en conviens avec vous, et je vous félicite personnellement de celle que vous parvenez à y

produire. Mais, convenez-en à votre tour, elle se réduit à peu de chose, et ce n'est pas là-dessus que vous comptez le plus pour être inscrit au livre de vie. La stérilité des bons dans l'Université n'est qu'une suite du vice même de l'institution, mauvaise dans son essence. De ce défaut fondamental, il résulte que si des individus peuvent y faire quelque bien individuel, ou plutôt épargner quelque mal, il est impossible à des corporations d'y opérer le genre de bien pour lequel elles sont faites, le bien social.

Ayons recours à une comparaison, ce qui est souvent le meilleur moyen d'être clair. Sous les plus détestables régimes, même celui de la Terreur, il est arrivé que de braves gens ont pu, comme magistrats, comme gendarmes, comme geôliers, faire des actions très-méritoires, rendre des services signalés, empêcher des crimes et des malheurs : parfois des hommes peu recommandables ont pu, à leurs bons moments, faire en ce genre des actes héroïques. Et d'un autre côté, sous des gouvernements modérés, sans vice ni vertu, comme fut un peu le règne de Louis-Philippe, nous avons vu des hommes d'État d'une valeur incontestable sous le rapport moral et intellectuel, ne réussir à rien faire de bon, parce qu'un principe solide leur manquait. Il en est de même pour l'Université. Toute mauvaise et révolutionnaire qu'elle est, des chrétiens qui, par position, s'y trouvent englobés, peuvent s'y acquérir des mérites et une couronne de gloire. Mais, parviendraient-ils, par leur nombre, par leur influence, par leurs talents de bon aloi, à faire du corps universitaire quelque chose de plus sortable, ils ne feront pas de l'Université une institution capable de porter de bons fruits. Le chancre est à la racine : quelques branches restées saines sont impuissantes à guérir la nature maladive de la sève. C'est au principe lui-même qu'il faut s'attaquer, sous peine de travailler en vain.

L'Université, en effet, est fondée sur les principes suivants :

1° Toute la direction des écoles publiques dans lesquelles la jeunesse d'un État chrétien est élevée, si l'on en excepte dans une certaine mesure les séminaires épiscopaux, peut et doit

être attribuée à l'autorité civile, et cela de telle manière qu'il ne soit reconnu à aucune autre autorité le droit de s'immiscer dans la discipline des écoles, dans le régime des études, dans la collation des grades, dans le choix ou l'approbation des maîtres.

2° La bonne constitution de la société civile demande que les écoles populaires, qui sont ouvertes à tous les enfants de chaque classe du peuple, et en général que les institutions publiques destinées aux lettres, à une instruction supérieure et à une éducation plus élevée de la jeunesse, soient affranchies de toute autorité de l'Église, de toute influence modératrice et de toute ingérence de sa part, et qu'elles soient pleinement soumises à la volonté de l'autorité civile et politique, suivant le désir des gouvernants et le courant des opinions générales de l'époque.

3° Des catholiques peuvent approuver un système d'éducation en dehors de la foi catholique et de l'autorité de l'Église, et qui n'ait pour but, ou du moins pour but principal, que la science des choses purement naturelles et de la vie sociale sur cette terre.

4° La science des choses philosophiques et morales, de même que les lois civiles, peuvent et doivent être soustraites à l'autorité divine et ecclésiastique.

Incontestablement ce sont les principes sur lesquels est fondé l'établissement universitaire. Or, ce sont là quatre propositions rapportées textuellement dans le *Syllabus* avec leur formelle condamnation, sous les n°s XLV, XLVII, XLVIII et LVII.

Il s'agirait donc, pour des corps religieux, de prendre une part active, quoique peut-être indirecte, à l'application pratique d'un système d'éducation dont tous les principes sont condamnés. Voilà qui n'est pas admissible.

Qu'on n'objecte pas le bien à faire. Il serait mêlé de mal, ou plutôt noyé et comme perdu dans le mal. Et d'abord le mauvais exemple d'une Société qui a pour but la perfection, et qui participerait à une œuvre condamnée. Il semblerait bien, à voir cela, qu'on tient peu de compte des décisions les plus for-

melles. Des religieux, qui doivent songer avant tout à l'âme de leurs élèves, peuvent-ils en conscience les préparer à une carrière où ils rencontreront le danger, non plus des mauvaises mœurs, lequel se trouve partout dans le monde, mais des mauvais principes systématisés, coordonnés, disposés pour englober tout l'homme et l'empêtrer dans les filets de l'erreur?

Enfin, c'est se faire illusion que de croire à une influence sérieuse de maîtres chrétiens dans ce détestable milieu, quand même, chose presque impossible, ils y conserveraient dans toute sa fleur l'intégrité de leur foi. Que peuvent-ils? Tenir la place qu'aurait occupée un mécréant; tout au plus neutraliser par ci, par là, quelque peu du venin qui se distribue en abondance. Mais donner aux enfants une éducation sincèrement chrétienne, c'est défendu par les statuts de l'ordre universitaire. L'aumônier seul a ce droit dans des instants très-courts, et encore faut-il qu'il ménage.

Mais ce qu'il y a d'infiniment triste et à la fois d'inévitable, c'est que les maîtres catholiques, pour le peu de bien qu'ils peuvent faire directement à tel ou tel élève, sont cause indirectement de la perte de plusieurs autres, par cela seul que leur présence a pour effet d'achalander l'établissement. S'ils y étaient plus nombreux, ils y feraient plus de bien, et aussi plus de mal. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que tous les professeurs fussent bons chrétiens, c'est-à-dire que l'Université ne fût plus l'Université à la moderne. Alors les religieux pourraient se mêler de son recrutement : jusqu'alors, ils feraient une œuvre tout au moins inutile; ils n'ont pas été créés et mis au monde pour cela.

A. de Lansade.



COUP-D'ŒIL

SUR

L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE.

(Suite et fin).

---

3. *Valeur des hommes et des événements.*

Les auteurs païens ont apprécié les hommes par l'étendue de leurs facultés naturelles, par la grandeur des œuvres qu'ils ont accomplies, par l'éclat qu'ils ont obtenu ; enfin, le plus souvent, leurs appréciations n'ont d'autre fondement, que leurs sympathies ou leur intérêt.

Ils admirent une grande intelligence, un grand courage, un grand génie, de grandes conquêtes ; des œuvres d'art hors ligne par la perfection de la forme, etc. Ils célèbrent l'habileté, l'astuce, l'ambition, la puissance, la richesse, la gloire, le bonheur terrestre, la civilisation matérielle.

Dans l'histoire sacrée, les appréciations sont tout autres. C'est Dieu qui est célébré dans ses œuvres ; et dans tous les événements, l'homme est loué de sa docilité à suivre l'impulsion divine. Dieu se montre jaloux d'effacer l'homme, d'éprouver sa foi, de lui demander de grands sacrifices. Les grandes œuvres, la richesse, la puissance, le succès tout vient de Dieu, et la gloire lui appartient ; l'homme est loué de sa religion, de sa foi, de ses sacrifices, de son dévouement à Dieu. L'homme n'est grand que par lui ; il est grand par les

dons de Dieu, puis par l'oubli de soi-même, et par l'énergie de ses immolations.

L'Évangile et l'Église nous ont appris à admirer l'héroïsme du détachement, de la pauvreté et de la souffrance volontaire, de l'humilité, du renoncement, de l'abnégation et de la charité.

Grâce à l'admiration que la Renaissance a vouée à l'antiquité païenne, on s'est jeté sur les historiens de la Grèce et de Rome sans contrôle ni critique, ou a peu près. On les a traduits avec passion, on les a coordonnés en acceptant leurs jugements, leurs appréciations, leurs récits, leurs détails, leurs discours. Une restriction eût paru un crime. Tout fut pris de confiance, commenté, célébré, recommandé à l'admiration de la jeunesse.

Alors dut s'établir dans les intelligences chrétiennes, un état de lutte, qui amena d'abord cette situation des esprits dans laquelle on était chrétien à l'Église et dans l'intime de son cœur; mais on pensait on parlait, et trop souvent on agissait en païen dans la vie publique. Et puis enfin, l'élément païen a dû l'emporter. Comme les païens nous sommes arrivés à n'admirer que le génie, la puissance, les conquêtes, la richesse, le bruit, les grands talents, les belles formes, quel que soit le fond, et enfin les grands vices, dès qu'ils dépassent les bornes de l'ordinaire. Nous avons fait des héros de tous les conquérants, et des grands hommes de tous ceux qui ont eu quelque éclat.

Les hommes de la Bible et ceux de l'Église, tout aussi bien que les événements de ces divines histoires, nous sont apparus petits et mesquins. Pour qu'un homme paraisse de quelque valeur aujourd'hui, il faut que l'on sente en lui des vices puissants; c'est ainsi que l'on est arrivé à comprendre le développement et le progrès. On prend pour de la grandeur, l'orgueil et la suffisance; on ne connaît d'autres ressort de la vie que l'ambition, la cupidité et la fièvre du plaisir ; et dans les événements de la Bible et de l'Église il y a, pour nos vues rationalistes, trop d'action divine et pas assez d'activité humaine.

Ces admirations et ces mépris devaient porter leurs fruits.

On veut ressembler à ce qu'on admire, on s'éloigne de ce qui est dédaigné.

Nous avons vu ces résultats. Le paganisme devait envahir les idées, les mœurs, et les institutions ; nous constatons aujourd'hui cette situation de toutes parts. *Elle est le fruit des principes adoptés dans l'enseignement de l'histoire.* Car les autres parties de l'éducation ne font qu'appliquer ces leçons.

Il est donc urgent d'établir solidement, dans les jeunes intelligences, les principes sur lesquels doivent se baser les jugements historiques.

L'intelligence, la science le génie, l'énergie du caractère ne sont que des dons confiés à l'homme par la munificence du Créateur ; si on peut les admirer indépendamment de l'usage que l'homme en a fait, ce doit être uniquement pour glorifier leur auteur, et encore, si l'homme en abuse, il ne faut jamais manquer de condamner et de flétrir énergiquement cette profanation, et celui qui s'en rend coupable. Car ces dons de Dieu ne sont que des instruments puissants, avec lesquels la liberté humaine peut faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal ; et elle devient d'autant plus coupable, lorsqu'elle en use pour le mal, que Dieu ne les lui a départis que pour le bien. L'homme doté des faveurs divines, n'a de valeur propre que par la droiture de l'intention avec laquelle il en use, par l'ardeur de son dévouement et par l'énergie des sacrifices qu'il fait au devoir, à la vérité et au bien ; dans ces conditions, l'étendue de la science, la vigueur du génie, la lucidité de la sagesse, l'ardeur de l'âme, la richesse, le pouvoir, ajouteront à ses œuvres une valeur proportionnée à leur puissance, et digne d'une admiration pleine de fruits. Mais, si tous ces grands dons sont voués à seconder l'ambition, l'orgueil, la cupidité, l'égoïsme, les passions honteuses, ils ne produisent plus que de grands crimes et de grands malheurs; ils doivent être voués à la honte et à l'exécration.

Le talent, non plus, ne peut être exalté qu'autant qu'il s'applique à rendre aimables et glorieuses la vérité, la vertu, la sainteté, etc. Mais lorsqu'il emploie les charmes des arts à célé-

brer l'erreur et les vices, il faut le repousser comme le tentateur le plus redoutable et le plus puissant pour entraîner les générations à l'abîme, au lieu d'être le guide salutaire et saintement passionné qui arrache les cœurs à l'apathie, pour les transporter d'un bond au sommet lumineux de la contemplation du vrai, et aux précieuses ivresses du dévouement.

L'histoire s'est aussi fréquemment heurtée à un double écueil. Elle n'a vu aucun vice dans les hommes qu'elle a admirés, ellea refusé toute bonne qualité à ceux qu'elle a flétris. Cette manière de peindre les hommes est aussi fausse que nuisible ; elle conduit au fatalisme et au découragement. Il est infiniment utile à la jeunesse de savoir, par exemple, que les saints ont eu des obstacles à vaincre, dans les vices de leur nature, et que la sainteté consiste à les surmonter.

Leurs exemples seraient sans fruit si l'on ne laissait voir en eux que les dons de Dieu et les vertus toutes faites.

En réalité, d'autre part, il n'y a pas d'homme si parfait qui n'ait eu ses défauts et ses excès ; il n'y en a pas de si pervers qui n'ait ses qualités et ses bons moments.

Et puis, l'homme n'est qu'un instrument, plus ou moins docile par ses intentions, dans les mains de la Providence, qui s'en sert bon gré mal gré pour l'accomplissement de ses desseins, et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour apprécier la valeur d'une existence humaine.

Si la Providence ne trouve pas, au temps et au lieu convenable, des vertus qui correspondent à ses œuvres, elle contraint le vice lui-même à se plier malgré lui, aux fins qu'elle se propose. Elle donne le génie, elle enflamme les désirs, elle exalte les courages, elle endurcit les énergies, elle ménage les circonstances, elle dispose les cœurs pour arriver au succès qu'elle veut amener. Dans son orgueil, le ver de terre, qui n'est qu'un ouvrier inconscient et infidèle, lui dont la prudence et l'habileté sont si courtes lorsqu'elles sont laissées à elles-mêmes, l'homme ose s'attribuer ces résultats et ces merveilles. Et des historiens aveugles, des écrivains poussés par le désir de flatter l'orgueil des puissants ou de leur pays, ou bien de

servir les intérêts d'un parti consacrent leur talent à exalter ces folies! Et des chrétiens, entraînés par un engouement peu réfléchi, ont suivi ces aberrations malheureuses, qui ravissent à Dieu sa gloire, qui faussent les intelligences et dépravent les cœurs!

Quand Dieu a trouvé des âmes droites et généreuses, il a commencé par mettre à l'épreuve l'énergie de leur foi, afin qu'elles pussent voir de leurs yeux, que c'est Lui qui fait toutes choses. Et c'est alors qu'elles sont devenues capables de grandes œuvres, et qu'elles ont été véritablement grandes. Elles ont trouvé dans les disposition que cette foi leur apporte, l'éclair du génie, le feu des nobles dévouements, la force de toutes les immolations; et les grands résultats ont suivi, les résultats seuls dignes de gloire, seuls dignes de l'admiration des siècles.

En effet, la valeur des événements doit s'apprécier selon la quantité de bien qu'ils produisent, selon la somme de vérités nouvelles qu'ils ont apportée à la terre ou à certaine portion de l'humanité, selon la puissance des erreurs qu'ils ont renversées, et des vices qu'ils ont arrachés. En un mot, pour parler le langage de l'Evangile et de la vérité, selon la quantité de vie morale, de vie surnaturelle et de sanctification qu'ils ont produites.

Les hommes qui en sont les instruments seront grands, à proportion qu'ils auront eu une intention plus droite et plus énergique de s'associer à ce travail de la Providence, et qu'ils y auront fait de plus grands sacrifices. De là il faudra nécessairement conclure que c'est parmi les saints qu'il faut aller chercher les grands hommes dignes de ce nom, les hommes dignes de mémoire et d'imitation, et que tous les autres doivent être classés dans un rang plus ou moins inférieur, selon la valeur réelle de leurs cœurs et de leurs intentions. Pourrait-il en être autrement?

Voilà bien, ce nous semble, les principes qu'un historien classique ne doit jamais perdre de vue, qu'il doit appliquer rigoureusement en toute circonstance, sans se laisser éblouir

par le faux brillant des contrefaçons humaines, s'efforçant de dégager la vérité avec d'autant plus de soin que l'homme cherche davantage à s'y dérober.

4. *Sources de l'histoire.*

On établit, en philosophie, les principes de la critique historique. Mais, bien rarement peut être, on a enseigné aux jeunes gens, à faire l'application de ces principes aux auteurs de l'histoire qui leur est enseignée.

Il devait en être ainsi, avec l'engouement que l'on professait pour les auteurs païens. En effet, il faut exiger tout d'abord d'un historien toutes les conditions de certitude, et, d'autre part, quand il s'agit des enseignements destinés à la jeunesse, la critique historique doit peser la valeur des récits, en tenant compte de la portée morale des événements, de la beauté des mœurs, de la richesse des idées et du fruit des leçons qu'on y peut trouver; l'histoire classique ne peut pas être un synchronisme d'aventure ou un chauvinisme littéraire. Elle doit être un choix intelligent, consciencieux et dévoué à la gloire de la vérité et au développement des consciences.

1° La critique historique devra donc tout d'abord s'informer de la certitude des faits et des détails qu'un historien lui apporte pour être l'objet de l'enseignement. Car pour que ces faits puissent être l'appui de leçons capables d'arracher à l'homme le sacrifice de la vertu, il faut qu'ils soient fondés sur une certitude inébranlable. Sans cela, l'heure de la passion venue, toute résistance sera brisée, et le vice passera avec une victoire aisée et avec des armes de plus. Il faut encore que le récit porte un caractère de sincérité, qui arrive jusqu'au cœur, pour y faire de ces impressions ineffaçables contre lesquelles le mal ne pourra jamais prévaloir.

La certitude suppose que l'auteur n'aura été ni trompé, ni trompeur. Il faut qu'il ait été assez près pour bien voir, qu'il ait eu des yeux bien disposés pour percevoir la vérité, et enfin qu'il ait été sincère dans sa narration. Tout cela suppose des

qualités plus qu'ordinaires, et le premier venu ne peut pas prétendre au rôle d'historien. Il faut des principes sûrs, une intelligence assez munie de grandes vérités pour saisir la lumière des faits et des détails ; il faut une âme droite et désintéressée, pour ne pas les altérer en les voyant ou en les racontant; enfin une intention assez dévouée pour s'imposer le travail souvent nécessaire, surtout à l'égard des faits passés, afin d'arriver à une certitude toujours si difficile à obtenir.

Il est évident que si l'historien possède une haute intelligence, une riche somme de principes moraux et religieux; s'il a une âme grande et généreuse; si, de plus, par sa position, il a fait de grandes choses, et s'il a pu voir les détails de haut et de près; ses récits acquerront une valeur proportionnée à ses qualités. Au contraire, une intelligence étroite, avec des idées pauvres et bornées, des intentions mesquines et vaniteuses, poussées par la haine, ou par des vues intéressées, par le désir de la gloire, par l'esprit de parti, rendront un auteur impuissant à unir la vérité ou à la dire, et feront de ses écrits un leurre inutile ou dangereux. En tout cas, l'éducation les écartera, car elle n'a pas de temps à perdre. Les hommes spéciaux, exercés à démêler la vérité de l'erreur, pourront seuls tirer quelque fruit de ces lectures, dans un cas donné.

Un historien païen ne peut donc être lu qu'avec une extrême défiance, et avec de sérieuses précautions. Il n'a pas les yeux pour voir les côtés féconds de l'histoire ; il la rapetissera par les vues les plus étroites, et la faussera par les principes les plus nuisibles ; il donnera le vice pour la vertu, il célébrera les choses les plus condamnables ; il donnera à la conduite des choses humaines des causes aveugles, capricieuses, mal intentionnées. Son livre sera la négation de la Providence, et la dégradation de l'idée divine, c'est-à-dire la négation de l'idée qui est l'essence de l'histoire. Facilement l'auteur cédera à des motifs vicieux qui fausseront les caractères et dénatureront les faits. Il se livrera à la fantaisie et à la satisfaction de faire de l'art aux dépens de la vérité. Il sera

exposé à se donner peu de peine pour acquérir la certitude des faits et des détails, et, pourvu qu'il fasse un livre capable d'être remarqué, de flatter ses amis, d'illustrer son nom, ou de faire sa fortune, il sera tenté de faire assez bon marché du reste.

Un des exercices les plus utiles à donner aux élèves de philosophie, ce serait d'appliquer les données de la critique historique aux principaux auteurs de l'histoire. Il serait infiniment utile de leur faire connaître ces hommes qui nous ont conservé la mémoire du passé. Cette connaissance aurait plus de fruit que celle de tant noms inutiles dont on charge leur mémoire, car ils se feraient une idée juste de la valeur des faits qu'on leur enseigne. Le rationalisme avait ses raisons pour écarter cette étude, n'est-ce pas un motif puissant pour des chrétiens de s'y livrer ?

Les noms de Manéthon, de Sanchoniaton, d'Abydène, de Bérose, dont les écrits n'ont laissé que des fragments conservés dans des livres postérieurs à l'ère chrétienne, feraient sentir l'état précaire de l'histoire païenne jusqu'au cinquième siècle avant notre ère. Il serait facile de voir qu'il y a bien des réserves à faire dans les récits d'Hérodote, le *père de l'histoire* profane ; touriste curieux, conteur aimable, mais plus soucieux de faire des narrations intéressantes, que de se montrer sévère sur la certitude des faits. Son histoire des *Guerres Médiques* paraît de même viser plus volontiers aux applaudissements des jeux olympiques, qu'à la justice, due à tous en histoire, même à ses adversaires. Xénophon, Thucydide, Polybe, ne peuvent pas être acceptés sans réserve ; l'amour du pays a fait toujours à ce dernier la belle part. Pour la vie de Cyrus, par exemple, lequel des deux faudra-t-il croire? d'Hérodote ou de Xénophon, si complétement différents dans ces deux biographies, qu'il est impossible de reconnaître le même personnage. Et de même de plusieurs autres circonstances. S'il en est ainsi pour des auteurs contemporains, que sera-ce de Quinte-Curce, de Diodore de Sicile, de Plutarque, de Pau-

sanias, qui ont écrit sous les empereurs romains, avec des traditions si difficiles à contrôler.

La connaissance des auteurs romains mettrait des limites à la confiance qu'on leur a trop donnée dans les classes. Tite-Live écrit sous Auguste, à une grande distance des événements, avec l'intention peu déguisée de flatter son pays et de gagner la faveur ; faire une œuvre d'art paraît être sa préoccupation principale. Il importe de faire comprendre qu'en histoire, l'art ne peut remplacer la vérité, les idées, les mœurs, la portée des événements ; et qu'il est bon de se défier d'un historien qui donne à la forme une si grande importance, parce qu'il est exposé à y sacrifier le fond. Depuis trop longtemps l'art a fait accepter et prôner tout ce qu'il recouvre, quelle que soit la valeur des choses. — Tacite est bien certainement le plus sérieux des historiens païens, et cependant l'esprit de secte a dû nuire chez lui à la justesse des appréciations ; il admire sans réserve tous ceux qui ont revêtu les idées stoïciennes dont il était partisan ; il accable tout ce qui est resté en dehors. Il doit y avoir à rabattre sur les uns et sur les autres, mais surtout sur les louanges données à ses amis. Tous ces empereurs, dont il fait des héros et des sages, seraient aujourd'hui, il faut bien le dire, des monstres de cruauté et de hideuse corruption ; il est important que la jeunesse ne s'y trompe pas, non plus que sur tant d'autres noms trop vantés. Et dans Tacite même, le soin excessif du tableau, n'a-t-il pas affaibli le jour de la vérité ?

A plus forte raison, Josèphe, qui écrivait pour flatter ses nouveaux maîtres, Trogue-Pompée sous Auguste, Velléius Paterculus sous Tibère, Florus à la fin du IIe siècle, Ammien Marcellin sous Julien, ne pourront être acceptés qu'avec des réserves. Nous avons si peu de moyens de contrôle ; le caractère, les mœurs, les intentions, les travaux, la sincérité de ces auteurs, etc., nous sont si peu connus, ou nous donnent si peu de garanties.

Nous sommes à une heure de publicité sans pareille. Par la difficulté que nous éprouvons tous les jours, pour obtenir la

vérité sur le caractère des hommes et des choses et sur les détails des faits, nous devons apprendre à être sévères en histoire ; car ses leçons sont appuyées surtout sur les détails, ce qui manque de certitude ne peut servir d'appui à aucune leçon ; par suite, une histoire qui n'est pas basée sur une certitude convenable ne sera d'aucune utilité véritable dans l'éducation.

2° Mais la critique doit demander autre chose encore que la certitude, pour admettre des écrits dans un programme d'éducation. Elle doit exiger une somme de vérité capable de fournir d'abondantes et fructueuses leçons. Elle doit demander la noblesse des sentiments et des mœurs ; la beauté des institutions, l'importance morale et religieuse des événements ; et si le récit rencontre l'erreur, le vice et le mal, il faut que, s'appuyant sur de solides principes, l'historien sache tout démêler sans faiblesse, et fasse resplendir la vérité par la vigueur de ses indignations vengeresses. Car le mal entre dans les plans de la Providence, justement pour faire ressortir la beauté de la vérité. Il ne faut pas laisser à l'enfant, ni au jeune homme, le soin de faire lui-même ces appréciations, il en est incapable ; aussi il ne faut mettre dans ses mains que les auteurs dans lesquels les idées, les principes et les mœurs sont de nature à former ceux que l'on désire voir se développer en lui.

En suivant ces données, si l'on veut faire établir le parallèle des auteurs païens avec Moïse, Josué, Samuel, Élie, Esdras, etc., les élèves auront vite senti l'immense distance qui sépare les premiers, de la majestueuse élévation des auteurs sacrés ; de ces grands caractères, de ces puissantes intelligences, aux idées si profondes et si vastes ; de ces âmes si généreuses et si simples, qui ont écrit avec tant de candeur leurs actes merveilleux, comme s'il s'agissait d'un autre, sans voiler leurs erreurs, leurs faiblesses, ni leurs fautes, et le tout avec un caractère de sincérité qui force l'adhésion.

Alors la jeunesse apprendra ce que c'est que l'histoire, et elle ne sera plus tentée de prendre l'art et la forme pour l'histoire véritable. Elle verra quelles garanties de certitude donne

à l'histoire le caractère de l'auteur, garanties que rien ne remplace pour les faits anciens surtout. Mais elle sera bien plus frappée encore, quand elle considérera la suite de ces derniers récits, écrits à chaque époque par des historiens contemporains, tous reliés les uns aux autres, écrivant une histoire nationale, sous l'œil de Dieu et de tout un peuple ; avec cette conscience scrupuleuse de la vérité, et cet accent de sincérité qui ne se dément jamais, et ne laisse prise à aucune contradiction sérieuse ; après avoir été contrôlée par tout ce qu'on sait du reste du monde, par toutes les données gravées dans le sein des peuples et jusque dans les entrailles de la terre, et enfin par les attaques séculaires de l'impiété, qui n'a jamais pu entamer ce granit surhumain ! Comme alors ce céleste héritage de la foi des siècles, prendra dans les jeunes âmes le rang qui lui est dû, pour laisser dans un rang inférieur, et qui ne permet plus la comparaison, ce qu'on appelle l'histoire profane.

Ce sera bien autre chose, si l'on fait établir le parallèle au point de vue des idées, des caractères, des institutions et du détail des événements.

Au lieu de ces sources limpides et abondantes de vérités morales, d'exemples saisissants, de faits immenses qui portent le monde, et qui sont le grand soleil de l'humanité, dont la richesse frappe de toutes parts dans les livres sacrés ; on ne trouvera dans les écrits des païens, le plus souvent, qu'une école d'erreurs et de vices redoutables, propres à fausser les esprits et les consciences ; le vice y prend dans les admirations la place de la vertu, les héros modèles qu'on y propose, comme des types de vertus produites uniquement par les forces de la raison et de la nature, sont dégradés par les vices les plus profonds et les plus hideux. Sans compter les aberrations immondes de la théurgie et des initiations monstrueuses, qu'on a couvert de ce vernis si redoutable d'un philosophisme de convention. Alors on se demandera pourquoi on a attaché tant d'importance à ces livres dont les fruits sont si rares, qu'on ne peut aborder qu'en réformant presque toutes les appréciations,

en écartant mille turpitudes malsaines, mille idées fausses, ridicules, délétères; et dans lesquels enfin il faut passer au travers de tant de faits inutiles, pour glaner çà et là quelques traits incomplets, semés d'erreurs, drapés par l'art; trop ordinairement funestes par les conséquences qu'on en tire.

Que l'on prenne, en effet, le plus grand nombre des événements de l'histoire païenne, et qu'on se demande quelles leçons on peut y puiser pour former les âmes chrétiennes? surtout, en ce moment, où le temps fait défaut à l'étude des faits sacrés, nécessaire pour asseoir avec solidité la foi du baptême? Que, dans la suite de la vie, quand les connaissances indispensables auront été acquises, quand le jugement sera formé, quand la voie sera affermie, qu'à ce moment, si ces études ont quelque utilité pour la carrière que l'on sait, on leur donne un certain temps, à la bonne heure! Mais, jusque-là, il faut le dire hautement, les grandes sources de l'histoire, pour les temps anciens, sont dans les livres sacrés; c'est là qu'il faut aller puiser les enseignements de la jeunesse, en y joignant, comme développement rapide, à certaines époques, les données de l'histoire profane, et en ayant soin de les relier au plan général et au point de vue que Dieu a lui-même décrétés. L'étude des historiens païens ne peut être colorée du prétexte de faire connaître les modèles. Nous ne supporterions pas aujourd'hui, et à bon droit, qu'on écrivît l'histoire de cette manière. Ces discours, ces narrations, ces descriptions, ce soin de la période, du tableau, de l'œuvre d'art, nous les laissons au roman; ils ne conviennent pas à l'histoire dans cette mesure, c'est un genre faux et ridicule dont il faut inspirer l'éloignement; et il faut surtout, à tout prix, défendre les générations qui arrivent des maximes fausses et anti-chrétiennes dont on respire sans cesse, dans ces écrits, l'atmosphère malsaine.

Les mêmes principes doivent être appliqués à l'histoire moderne, et alors on trouvera des changements considérables à effectuer dans les enseignements classiques, soit pour le choix des sources, soit pour les faits avec lesquels on doit composer

la trame de cet enseignement. En général, on accepte, sans un contrôle suffisant, les récits venus de toutes mains, et on n'a pas assez tenu compte des exigences d'une éducation chrétienne, dans ces derniers temps en particulier ; il importe de se souvenir qu'un auteur rationaliste n'a pas les yeux pour voir l'histoire sacrée, les faits surnaturels de l'Église et les ressorts qui expliquent la vie des Saints. Que l'on mette un esprit rationaliste en présence des événements racontés par Moïse ; tout est changé : il ne sait pas voir la main de Dieu ; les phénomènes n'offrent plus qu'un squelette sans vie, dont la vue, au lieu d'éclairer l'âme, ne lui apportera que des idées incomplètes, faussées, et des sources d'erreur. Dès qu'une plume rationaliste veut toucher à la vie d'un saint, l'œil de l'auteur étant impuissant à pénétrer jusqu'aux ressorts surnaturels qui le font mouvoir, elle est obligée, pour rendre compte des actes qu'elle retrace, d'aller supposer la présence des passions humaines, parfois les plus misérables, et il doit en résulter les appréciations les plus fausses et la dégradation de l'histoire la plus précieuse.

C'est en revenant sur les détails que l'on peut toucher du doigt ces fâcheux errements de l'enseignement contemporain, et ils doivent éveiller, à cause de leurs résultats si funestes toute la sollicitude des maîtres chrétiens.

5° *Méthode.*

Des hommes d'expérience ont dit avec beaucoup de justesse : « La métaphysique ne convient pas aux enfants. » Aussi, pour former l'enfance et la plus grande partie des hommes, qui restent enfants toute leur vie à ce point de vue, la Providence a fait écrire l'histoire qui met les principes les plus profonds à la portée de tous, en les incarnant dans les faits et qui, par là, permet de les voir, de les entendre et de les toucher. Il y aurait peut-être, dans ces observations, la réponse à ces questions, qui s'offrent aujourd'hui à beaucoup de bons esprits, préoccupés à bon droit des fâcheux résultats auxquels on est arrivé avec les méthodes d'éducation suivies depuis un certain temps. L'importance de

l'histoire, pour former la conscience du jeune âge, a été trop oublié, et l'instruction leur a été présentée sous des formes hors de leur portée ; dès lors on a dû arriver à des avortements.

1. Chaque année l'Église fait repasser sous les yeux des fidèles ses solennités, les récits de la Bible et la vie des Saints. C'est là, dans cette histoire sans cesse dramatisée, que se trouve, pour les fidèles, le commentaire vivant de la théologie. Mais pour les chrétiens de nos jours, même les plus instruits, les noms des saints ne rappellent plus aucun souvenir, les fêtes de l'Église n'ont plus de sens, la Bible est un livre fermé ; comment s'étonner qu'on n'arrive à obtenir que des chrétiens de superficie? Or, ce n'est pas avec de pauvres petits abrégés d'histoire sainte, bien desséchés par le vent du rationalisme, que l'éducation peut arriver à former des âmes chrétiennes. L'instruction chrétienne doit être l'âme de l'enseignement ; si on la relègue dans un coin, si on ne la donne que temporairement et à dose forcée, elle ne prend plus dans l'âme la place qui lui est due, elle n'est plus qu'une surcharge importune, qui sera emportée par le premier vent des passions.

Le rationalisme a basé toute l'éducation sur les exemples et les leçons du déisme païen, qu'il a revêtu d'un philosophisme de convention. Il a forgé des types de vertu morale, produite uniquement par les lumières de la raison et par la force de la nature ; et, dans ces derniers temps, le principe utilitaire et matérialiste est devenu le fond de l'éducation à tous les degrés ; dès le plus bas âge, on donne à l'enfant le penchant à n'attacher d'importance qu'aux choses qui sont de nature à servir ses instincts matériels et à avancer ses affaires dans ce monde.

On n'a pas assez remarqué, peut-être, le système dans lequel est poussé l'enseignement de l'enfance, depuis un certain nombre d'années ; à partir du tableau d'épellation, les livres de lecture, les manuscrits, les modèles d'écriture, les dictées, les exemples de grammaire, etc., tout est dirigé par les mêmes principes : on n'y parle que des héros païens ou rationalistes ; il n'y est question que de vertus naturelles. On est navré en voyant cette multitude de livres de lecture, multipliés chaque

jour, avec lesquels on n'occupe de pauvres petits enfants que de soins matériels et d'idées naturalistes et utilitaires; on préfère se jeter sur des inutilités, faire des accouplements de mots dépourvus de sens, amuser misérablement l'enfance avec des choses ridicules, plutôt que de toucher à une idée chrétienne. On écarte, avec un soin jaloux, tout ce qui pourrait rappeler un souvenir du peuple de Dieu, de l'Évangile, de l'Église, et surtout des Saints. On n'oserait plus y prononcer un nom chrétien, ou, si on le fait, c'est avec un malaise d'où l'enfant conclut que ce nom est importun et dépaysé. Si on fait apprendre le catéchisme, parce que la famille veut encore que l'enfant ne soit pas retardé à l'âge de la première communion, si on enseigne un peu d'histoire sainte, on donne bien autant d'importance à l'étude de la mythologie, et on en donne une bien plus grande à la grammaire, au calcul, aux histoires profanes.

Les écoles religieuses elles-mêmes ont été, à leur insu, entraînées bien souvent dans cette voie. Ou bien elles ont adopté les livres rationalistes, ou bien, si elles ont eu leurs livres particuliers, elles n'ont pas osé les composer avec les données chrétiennes; on craignait la défaveur et l'abandon; on voulait attirer le monde à soi en allant au monde. Mais, en suivant ce chemin, on arrive nécessairement à être dupés et à travailler pour l'ennemi.

Il en a été de même pour l'instruction secondaire, ou plutôt le mal a commencé là, et il en est descendu pour envahir le premier âge. Dans l'instruction secondaire, en effet, on avait un prétexte. Pour enseigner à parler grec et latin, on en était arrivé à prendre les idées et les mœurs païennes, et on ne vivait que de leurs souvenirs, on prenait tout dans leur histoire : les cours de thèmes, les notes des auteurs, les choix de versions, les sujets de narrations, de vers, de discours, etc., ne sortaient pas de ce milieu délétère; c'est là l'unique atmosphère que l'on a respirée dans les classes depuis bien longtemps; c'est par là que le naturalisme a réussi à former ces générations, dont tous

les sens et toutes les facultés sont si profondément imprégnées de son poison.

Il composait les livres; les écoles catholiques trouvaient commode de les prendre tout faits; on se faisait un mérite, aux yeux du monde, de s'en servir; aussi que de temps on a perdu et que d'efforts ont été rendus inutiles!

Il n'y a pas longtemps que le mal a réussi à gagner l'éducation de l'enfance; chez nos pères, à quarante ans en arrière, dès que l'enfant pouvait comprendre, la famille lui expliquait les fêtes de l'Église et leur divine histoire; elle lui parlait des saints et lui faisait connaître les faits saillants qui caractérisent chacun d'eux; dans les écoles on apprenait à lire dans l'*Histoire de la Religion*, de Lhomand, et dans l'*Histoire Ecclésiastique*, de Fleury. Chaque famille avait une *Histoire des Saints*, une *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Les exercices de dictée, d'écriture, etc., se faisaient avec un livre chrétien.

Le temps d'aviser ne serait-il point venu? Il n'est pas possible aujourd'hui, pour mille raisons, à des maîtres chrétiens, d'espérer qu'ils arriveront à former des âmes catholiques, à moins de leur faire une atmosphère catholique, la plus vivifiante possible, et de les y faire vivre sans interruption. Des maîtres qui ont l'expérience savent qu'il n'y a pas un moment à perdre pour arriver à faire un tempérament moral un peu robuste, une conscience et une foi qui aient assez de consistance pour résister aux miasmes empoisonnés du monde qui les environne, pour arriver à les munir de toutes pièces, afin qu'ils puissent devenir des hommes utiles et dévoués, c'est-à-dire accomplir le devoir impérieux de tout catholique à l'heure présente.

Mais, pour atteindre ce but, il faudrait ici un travail considérable qui ne peut être accompli que par des hommes de foi et de dévouement, fortement armés de la maxime : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, le reste viendra par surcroît (1). »

(1) Matth., VI, 33.

Il est nécessaire de se mettre à l'œuvre pour faire des livres qui offrent à l'instruction primaire des exercices de lecture, d'écriture, de dictées, de grammaire, etc.; à l'instruction secondaire, des cours de thèmes, de versions, de narrations, de discours, de dissertations, etc. Dans ces livres, il faudrait chercher, avant tout, à ramener sous les yeux et dans le cœur des élèves, et avec autant de suite que possible, les points les plus saisissants de l'histoire catholique, de manière à les faire considérer, peser et goûter sous toutes les formes, et chaque jour davantage; le développement normal et puissant de toutes les facultés se ferait par surcroît, mais bien autrement large que celui qu'on a rêvé avec le paganisme et les données rationalistes. Il suffit de réfléchir quelque temps pour se convaincre, qu'en mettant la lutte dans toutes les facultés entre les admirations païennes et les aspirations de la foi, on doit arriver à l'atrophie. Là est le secret de tant d'avortements.

Le point de départ de la méthode historique serait donc de faire de l'histoire sacrée l'atmosphère dans laquelle respirerait l'enfant dès le premier âge.

2° On perd souvent beaucoup de temps, dans les études classiques, parce qu'on ne vise pas assez à un but nettement défini; les uns, tenant à voiler leur marche, et les autres n'osant pas suivre franchement leurs principes; aussi, de part et d'autre, on a louvoyé, et le bien a eu les plus déplorables lacunes. Mais que servirait aux catholiques de faire tant d'admirables efforts pour fonder des œuvres colossales d'enseignement, si l'éducation devait rester dans les voies du rationalisme ou dans cet état mitoyen, pire peut-être qu'une opposition décidée? Or, les hommes d'expérience savent, disions-nous, qu'il n'y a pas un instant à perdre, et, quand on vient à sentir ce qu'il faudrait enseigner aujourd'hui pour avoir des chrétiens utiles dans les classes dirigeantes, on se demande où prendre le temps. C'est donc un devoir de chercher les moyens de faire tout converger vers le but principal; c'est donc une heureuse idée que celle qui a présidé à la rédaction de la grammaire de M. Nape, qui a puisé ses exemples dans les offices

de l'Église ; hélas ! ils ne sont plus compris de personne, même de nos bacheliers, qui se plaignent de voir l'Église employer une langue étrangère, comme s'il n'y avait pas là un moyen admirable, pour eux, de conserver le fruit de leurs études, si vite perdu pour le plus grand nombre ; de même, il serait bon d'aviser à ce que l'explication des auteurs et tous les exercices littéraires apportassent avec suite leur appoint au développement moral et, en particulier, à la science de l'histoire.

C'est par de larges extraits, accompagnés d'explications propres à faire sentir la valeur des hommes et des choses, qu'il conviendrait de distribuer tout le long des études, en français, en latin et en grec, les diverses parties de la Bible. Nos pères, dans la foi, savaient la Sainte-Écriture par cœur, et Dieu veut qu'on la médite le jour et la nuit ; aujourd'hui, grâce aux méthodes d'éducation, la plupart des ministres des autels eux-mêmes savent par cœur Homère, Tite-Live, Tacite, César, etc., qui se sont emparés de toute leur estime, et ils ne savent pas souvent le texte de l'histoire d'Abraham, de Moïse, de Tobie, des *Actes des Apôtres*, etc. Ils y trouvent peu de goût, et, parmi les chrétiens, nul n'y songe. Pourquoi donc Dieu a-t-il pris la peine de les faire écrire ? Et cependant l'histoire sacrée seule est certaine dans tous ses détails, chaque ligne est pleine des leçons que Dieu a jugées nécessaires pour nous, chaque mot parle, il est chargé de lumière et de grâce, et c'est le texte surtout qui a reçu de Dieu le pouvoir d'éclairer et de toucher. Il importe donc d'en nourrir les jeunes âmes, le plus abondamment possible.

Les détails de l'histoire païenne sont noyés dans une incertitude profonde, ils sont inspirés par des idées fausses et pernicieuses, ou tout au moins inutiles et sans but. Dans un chaos d'erreurs et de corruption, on y retrouve à peine quelques lueurs de vérité, et quelques échappées de vertus plus ou moins pures ; et le seul usage que puissent en faire des chrétiens, c'est d'y appuyer un raisonnement *a fortiori* pour chacun de leurs devoirs ; et de bénir le Dieu qui leur a donné l'abondance de la lumière et la puissance de sa grâce.

Ainsi faisaient les Pères de l'Église, non pas pour exciter les jeunes gens à l'étude des livres profanes; ils ont dit ouvertement ce qu'ils en pensaient, non pour garantir la certitude de ces histoires, mais pour que ce travail, imposé de leur temps par l'usage, ne restât pas tout-à-fait sans fruit.

Il est donc bon d'abréger. Le rationalisme avait réduit l'histoire sainte à l'*Epitome*. Il y aurait mille raisons de retourner le procédé; pendant si longtemps, on s'est mis si peu en peine de savoir les choses les plus élémentaires de la doctrine du baptême, que les hommes les plus éminents ont pu écrire d'ineffables coq-à-l'âne; pourquoi les catholiques tiendraient-ils si fort à savoir toutes les niaiseries du paganisme, parce que la mode a voulu depuis quelque temps que toutes les connaissances fussent noyées dans cette triste atmosphère? Ne leur appartient-il pas de faire sortir les intelligences de ce milieu corrompu?

On pourrait épargner beaucoup de temps, en distribuant le long des classes inférieures, de petits abrégés qui viseraient à obtenir plusieurs résultats à la fois. Pour l'étude du latin et du grec, il est très-utile d'avoir, en commençant, des auteurs gradués selon les exigences de la grammaire; et dans lesquels les difficultés soient offertes progressivement. L'*Epitome historiæ sacræ*, ferait un double emploi, si l'on fait suivre toute la Bible par de longs extraits; l'*Epitome historiæ græcæ* a peu de raisons d'être écrit en latin; Esope et Lucien ne sont pas gradués pour les commençants, et offrent de minces avantages pour l'instruction et l'éducation de l'enfant.

Il semble qu'on arriverait à des résultats bien plus fructueux, en rédigeant, pour remplacer l'*Epitome historiæ sacræ*, un abrégé de l'histoire de l'Égypte, de la Phénicie, du premier royaume d'Assyrie. de l'Inde et de la Chine. On pourrait le faire suivre d'une histoire romaine qui serait un *de Viris* réduit aux faits les plus sûrs et les plus saillants, mais avec *des appréciations chrétiennes*. On enseignerait ainsi ces histoires en latin; on y donnerait une idée des auteurs, surtout de Tite-Live et de Tacite; et, avec la Bible apprise par cœur, on trou-

verait dans cette méthode une excitation puissante pour activer l'étude aujourd'hui si lente de cette langue, et une grande avance pour la connaissance morale de l'histoire. — De même, on pourrait écrire en langue grecque un *Epitome historiæ græcæ*, dans lequel, en même temps que les principaux faits appréciés avec les principes chrétiens, on ferait connaître Hérodote, Thucydide, Polybe, Plutarque, dont les *Vies*, expliquées dans l'original, ont si peu d'utilité historique et morale pour la jeunesse. Il serait bon que la Bible fut le livre de délassement, et que le travail pénible se fit dans les livres païens. L'histoire de l'Égypte se ferait en même temps que celle du peuple de Dieu; celle-ci renferme l'histoire du second empire Assyrien; l'histoire grecque contient celle de l'empire des Perses, et, comme l'histoire romaine, elle n'existe, à proprement parler, que depuis le v[e] siècle avant Jésus-Christ, au moment où l'histoire sacrée fait silence, afin de laisser le paganisme faire la dernière préparation évangélique. On arriverait, par des moyens semblables, à enseigner rapidement tout ce qu'il est utile de savoir, dans une éducation chrétienne, de l'histoire avant Jésus-Christ et en y revenant plus tard par un travail de chronologie et de philosophie de l'histoire, on graverait à la fois les souvenirs historiques et les langues classiques d'une manière ineffaçable avec des vues profondément chrétiennes.

3. Il est une autre remarque non moins essentielle, à propos de la méthode historique : c'est avec des récits qu'il faut enseigner l'histoire à l'enfance, et à la plus grande partie de l'humanité. Un travail sérieux de chronologie, de géographie, etc., fatiguerait inutilement les intelligences qui ne sont pas formées. Il est facile de voir que nos livres élémentaires ont oublié ces principes.

Ce serait donc un grand service rendu à l'enfance et au peuple chrétien que la rédaction d'un cours de récits historiques intéressants pleins d'anecdotes et de ces traits saisissants, qui frappent une intelligence neuve, et s'y gravent sans retour, avec les précieuses leçons que la Providence y a renfermées. Lhomond

est peut-être insuffisant : il a la sécheresse du Jansénisme, et il est trop éloigné du texte, qui porte avec lui l'onction des lumières divines. Il serait à désirer, de même, que les *Epitome* d'histoire profane fussent composés de récits, et qu'ils fussent reliés à l'histoire sacrée comme une explication et une contre-partie. On pourrait en avoir des traductions pour les écoles primaires.

Mais c'est l'histoire moderne surtout qui aurait besoin d'un travail tout nouveau.

L'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, ne peut remplir les conditions d'une histoire moderne destinée à l'enfance. Sauf meilleur avis, il nous semble qu'on recueillerait de grands bénéfices d'une histoire écrite avec la méthode suivante, qui a été essayée déjà avec succès. Les récits de la *Vie des Saints*, rangés par ordre de date, en feraient la trame. On commencerait par une bonne vie de Notre-Seigneur et des saints de l'Évangile ; puis viendraient les Apôtres, les Martyrs, les Pères de l'Église, et ainsi en suivant la suite des siècles.

Mille raisons viennent à l'appui de cette idée : l'intention de la Providence, la pratique et le cülte de l'Église, et les besoins les plus impérieux des âmes chrétiennes ; d'autre part, quelles sont les histoires qui méritent àun si haut degré d'être connues, quels hommes sont plus dignes que les saints d'étude et d'admiration à tous les points de vue? Où trouver, après ceux de l'Écriture, des faits environnés d'autant de conditions de certitude ?

Il serait bon de décrire, à chaque époque, les grands événements qui les caractérisent, ajouter, en finissant, les récits d'histoire politique ou littéraire les plus saillants ; et on offrirait ainsi un cours d'histoire du plus grand intérêt et plein d'utilité pour tous, une histoire que les chrétiens ont mille occasions de ramener à leur mémoire, et qu'ils ne seraient pas exposés à oublier. Et enfin, par le fait, les saints ont été l'âme de leur époque, et les étudier avec l'Église romaine, dont l'action peut seule expliquer le monde depuis dix-huit siècles, c'est le seul vrai moyen de connaître l'histoire, c'est la vraie

méthode historique, et, pour quiconque en a fait l'expérience, les biographies bien faites en sont la perfection, pour la masse des hommes. Toutes ces assertions ont besoin de développements ; ils seront donnés plus tard, si Dieu le permet.

L'introduction, parmi les auteurs classiques, des actes des martyrs, et du plus grand nombre possible des biographies des Saints, faciliterait puissamment cette manière d'étudier l'histoire moderne. On remplacerait avantageusement par là le *Selectæ e profanis*. Pourquoi des chrétiens abandonneraient-ils la source de leur foi, surtout dans le jeune âge, pour aller puiser à des sources toujours dangereuses ? Il est difficile de comprendre, en particulier, que l'on soit arrivé à faire passer de si longs moments à des enfants, sur les inutilités ridicules et si dangereuses des *Métamorphoses d'Ovide*. Car elles ont pour effet inévitable l'affaiblissement de la foi sur les questions capitales des origines et du respect dû à ces grandes et saintes idées, qui ont besoin aujourd'hui d'être défendues et fortifiées de toutes manières, au milieu des erreurs du temps présent.

Quant aux jeunes gens qui suivent le cours des études secondaires, après les avoir munis de récits sur tous les points, pendant les premières années jusqu'à la classe de troisième ou de seconde peut-être, il serait nécessaire de passer une année à relier tous les faits détaillés, par de bons résumés, par un travail sérieux de chronologie, de géographie, de synchronismes, de vues d'ensemble. Ce travail, en effet, est indispensable à une éducation sérieuse, mais il ne peut se faire que vers l'âge de 15 à 16 ans.

Enfin, et ce point serait le plus fécond en heureux résultats pour les classes dirigeantes, il serait important d'introduire un cours de philosophie de l'histoire ; il est la condition essentielle pour recueillir les fruits des études historiques. On pourrait le commencer avant la dernière année, il serait la meilleure préparation à la philosophie morale, à la théodicée, et même à la psychologie. Une bonne philosophie de l'histoire est le meilleur guide pour l'auteur qui écrit et pour le maître

qui enseigne ; sans cela, on sera livré au hasard pour les jugements que l'on portera, pour le choix que l'on fera des matières de l'enseignement, pour l'importance qu'on leur donnera, et pour la manière de les présenter ; on sera exposé aux plus fâcheuses aberrations. Il importe d'avoir établi, tout d'abord, des principes franchement chrétiens et d'en faire ensuite l'application, sans faiblesse et sans préjugé, à chaque partie de l'ensemble. En y regardant de près, il est facile de voir que le plus grand nombre des fautes de l'éducation et des maux incalculables qui en ont résulté, a pris son origine dans une mauvaise philosophie de l'histoire.

Il faut désirer que des plumes dévouées et compétentes se consacrent à écrire les livres nécessaires à un renouvellement de l'enseignement historique. Les livres sont nécessaires, car la composition d'un bon ouvrage d'histoire classique en ce moment exige de l'auteur des qualités peu communes. Il faut une grande intelligence, des principes solides, des vues larges et profondes ; il y a tant de choses à réformer ! Outre l'aptitude, le temps, les livres, l'expérience, il faut à cette heure encore un grand dévouement et une grande abnégation, car on doit consentir, dans les commencements, à une vogue médiocre ; et l'on ne doit pas songer à une affaire de librairie. Il serait par trop présomptueux d'espérer trouver toutes ces conditions dans le professeur d'histoire de chaque établissement. Tant que l'on a sous la main un travail tout fait, on reste dans les idées battues, que les préjugés, les impressions d'enfance, l'habitude, la facilité à suivre des routes tracées, l'entraînement de l'esprit du siècle, la crainte de compromettre certains succès, rendent si difficiles à vaincre, quelque ardente, quelque pressante que soit la raison contraire. Les livres sont nécessaires pour les élèves ; car, à part celles de quelques jeunes gens hors ligne, les rédactions sont bien incomplètes, semées d'erreurs dangereuses, de fâcheuses lacunes, etc. Bien peu auront le courage de relire plus tard ce travail *manuscrit*, fait à quinze ans ; tandis qu'un bon auteur est un vieil ami, vers lequel on se plaît à revenir sou-

vent dans la vie ; la page, la ligne réveillent tout un monde de souvenirs, et un auteur n'empêche pas de faire des rédactions.

Enfin, il n'a pas été possible, peut-être jusqu'à ce jour, de faire une histoire classique, telle que les catholiques doivent la désirer. Nous avions les programmes du rationalisme, le baccalauréat, l'esprit du temps, qui nous enchaînaient cette fois dans un véritable lit de Procuste, sans que nous puissions songer à nous dégager de ses étreintes. On voulait un diplôme de bachelier et rien de plus, il fallait donner à tout l'enseignement *l'esprit* du baccalauréat ; on ne voulait rien entendre dès qu'on s'en écartait ; il fallait s'y tenir, sous peine de voir éloigner les élèves ; les familles voulaient que leurs enfants eussent les connaissances à la mode, et qu'ils pussent parler comme tout le monde. La Providence est en train de venir en aide aux hommes de foi ; il importe de profiter de l'occasion, et de s'efforcer de faire comprendre aux chrétiens la nécessité de chercher avant tout la science, qui est le devoir, le besoin et le bonheur de la vie.

Il est difficile que de pareils ouvrages soient, en ce moment, l'œuvre d'un seul homme ; l'auteur devra s'appeler *legion*, et il faudrait, pendant un certain nombre d'années, pour arriver à bien, provoquer le concours des Associations et des Congrès, dans lesquels les hommes compétents et dévoués, viendraient successivement apporter l'appoint de leurs lumières, de leurs travaux et de leurs expériences.

T. DE SAINTE-MARIE,
Ancien maître de pension, ancien professeur d'histoire.



LE RÈGNE DE DIEU

AU MILIEU DU XIXe SIÈCLE.

(Suite et fin).

Il y a un mois, nous avons raconté comment un heureux voyage accompli pour assister à une fête ouvrière, nous avait fait découvrir, au milieu de l'océan de notre siècle, mieux que l'Amérique : Un nouveau monde soumis au règne de Dieu.

Nous avons été renversé, en voyant si simplement réalisées les institutions sociales chrétiennes que chacun croyait irréalisables à notre époque, et ces institutions s'étaient formées au sein même de l'Usine prise avec son personnel ordinaire, dans ses conditions habituelles, comme autrefois le christianisme, dont la semence n'est pas perdue, a germé au milieu des corruptions du paganisme.

Nos lecteurs qui voudraient nous suivre dans la seconde partie de notre expédition sont priés de lire d'abord la première partie (1) la plus importante. Le peuple s'agitait, avons-nous dit, pour préparer dans une procession du Saint-Sacrement un triomphe à Dieu, et nous étions entrés au Cercle des hommes, là où l'élite de la nation groupe ses forces. En un rapide panorama, nous avons fait passer sous les yeux de nos lecteurs les Œuvres nombreuses disposées pour les hommes de l'Usine.

Au sortir de ce Cercle que nous avons nommé le *Sénat* (quoique nous le considérions comme très-supérieur aux Assemblées de ce nom, qui tiennent dans l'histoire le dépôt de la sagesse des nations), nous avions traversé deux fois une rivière, large, poissonneuse et fleurie, vraiment un des quatre fleuves du paradis, et nous étions entrés dans un enclos tout à fait séparé, réservé délicatement aux Œuvres des femmes.

Si nous insistons sur les beautés naturelles qui décorent le Val du

(1) Numéro précédent, page 325.

Sacré-Cœur, ce n'est point que nous soyons atteint de la maladie descriptive des chroniqueurs, mais nous croyons nécessaire de montrer comment l'introduction du règne de Dieu dans un peuple amène de suite par surcroît, non-seulement le bien-être, nous l'avons déjà indiqué, mais en toutes choses le superflu de l'aimable et du beau. Les couvents fondés par les Saints ont toujours eu des sites ravissants, les Sociétés secrètes sont toujours nées dans l'humidité des caves; les ateliers du Val du Sacré-Cœur, inondés de lumière, de paix, d'ordre et de pureté, ne ressemblent en rien à la plupart des autres ateliers; la rivière toute belle que nous venons de traverser, ne ressemble en rien à ces eaux encaissées et tourmentées, qui, comme de sales esclaves, servent de force motrice à d'autres industries.

Mettons, si l'on veut, que la divinité du hasard en soit cause, et pénétrons dans ce troisième couvent, celui des Filles de Charité, qui a sa petite chapelle où Notre-Seigneur réside; nous saluons le Maître et nous descendons dans une salle spacieuse au fond de laquelle une toile, mystérieusement baissée sur l'estrade, nous révèle que les ouvrières du Val ont aussi leurs récréations théâtrales. Toutefois, il n'y a pas ici de Confrérie ou de Société des acteurs; il paraît que tout le monde est apte à faire un bon rôle.

La première assemblée que nous trouvons réunie est celle des *Mères chrétiennes*.

Une telle association a certes sa raison d'être à l'Usine; on sait, d'une part, quels dangers environnent les enfants des ateliers, et, d'autre part, que la pauvre mère ne peut plus suivre ses propres poussins. Mais par l'association, les sollicitudes, déjà si violentes des mères chrétiennes, sont toutes mises en commun pour former en faveur de la défense des enfants une puissance formidable.

On voit de suite qu'il ne s'agit pas précisément d'une association de piété contemplative. Toutefois, les mères chrétiennes ne peuvent être utiles à leurs enfants qu'en se sanctifiant elles-mêmes, et c'est là le double caractère de toutes les associations du Val du Sacré-Cœur, de joindre au développement personnel de la piété, l'esprit de lutte et l'apostolat dans la défense commune.

Je ne m'étendrai point sur les statuts particuliers de cette nombreuse et zélée association des Mères; mais, pour comprendre quelle est son importance, il faut expliquer qu'au Val du Sacré-Cœur la famille, loin d'être systématiquement détruite, est, au contraire, sys-

tématiquement conservée. C'est là un but social de ce petit État vraiment conservateur.

Ainsi, le gouvernement de l'Usine invite la mère de famille qui a plus d'un enfant à ne plus venir aux ateliers; la grandeur de la mission maternelle l'attache au rivage du foyer. Elle soigne, elle répare, elle prépare, et quand le mari et les enfants reviennent le soir, ils trouvent le sanctuaire de la famille orné et abondant, et non froid, stérile et désert, comme il arrive si souvent.

D'ailleurs, dans les travaux mêmes de l'Usine, la famille est autant que possible conservée, et l'on voit près des métiers qui exigent plusieurs personnes, le père entouré de ses propres enfants, frères et sœurs (1); ce sont les seuls ateliers mixtes d'hommes et de femmes; ailleurs, l'industrie a été dirigée de façon à former des ateliers presque entièrement séparés pour les uns et les autres.

L'autorité du chef de famille est encore maintenue par une mesure qui semble exorbitante dans les usages industriels; toute la paye est remise au père, ou à la mère à défaut du père, avec indication des primes reçues en dehors.

— Il doit y avoir des abus, disions-nous.

— C'est probable, mais le maintien de l'institution de la famille, qui est la première Œuvre de l'Usine, domine quelques abus, qui se réparent d'ailleurs toujours quand ils deviennent graves.

— Tout ceci semble parfait pour les familles complètes, mais quand la mort est venue, quand il y a des malades?

— Oh! nous y avons pourvu, nous remarquions que les pauvres veufs ne vivaient que de pain et de fromage; qu'ils dépérissaient, eux et leurs enfants, c'est l'origine de notre hôtellerie qui commence. Une *Mère chrétienne,* dont le mari est infirme, fait la cuisine des veufs pour un franc par tête d'homme et 0,75 centimes par tête d'enfant, et leur fait, par-dessus le marché, des estomacs de prince.

— Et les malades? Avez-vous un hôpital?

— L'hôpital, chez nous, c'est la famille. Quelqu'un est-il malade, tout le monde s'émeut, les Sœurs accourent, les prêtres viennent con-

(1) Ce résultat social n'est pas recherché partout; à la porte même de ce petit Etat où l'amour de Notre-Seigneur a posé de si excellentes règles sociales, un chef d'usine a posé cette autre loi : que jamais il ne voulait employer dans ses ateliers deux membres de la même famille. Pour éviter les inconvénients d'un peu de camaraderie, la dispersion de la famille est régularisée.

soler, les patrons sont assidus à témoigner de l'amour. On guérit, cela vaut bien un hôpital.

Tout ce que nous venons de dire du pacte fondamental du peuple de Dieu, qui est le *maintien de la famille* auprès de l'Usine, rentre à divers titres dans les préoccupations des mères chrétiennes, et ces bonnes mères nous ont fait faire une longue digression. Revenons aux autres Œuvres de femmes :

Après l'Association des Mères chrétiennes vient une institution toute belle de pureté, de force et d'honneur : l'Association des Enfants de Marie. Les Enfants de Marie ne quittent pas leurs rubans dans la fabrique, car un de leurs priviléges est de manifester leur foi avec éclat à travers quelques quolibets inévitables et de former partout ce bataillon qui sera plus proche de l'agneau et qui impose ici-bas le respect.

Elles aussi ont voulu avoir un compliment, un souvenir et un vivat pour le Bureau Central qui s'occupe des Œuvres de l'Usine.

Huit jours après cette fête où nous assistions, il y avait une fête de famille dans l'usine : un mariage. Les Enfants de Marie faisaient les adieux de l'Association à celle qui restera près d'elles, en remplissant de nouveaux devoirs.

Le matin de la cérémonie, le marié vint d'un côté de la chapelle se mettre à genoux à la table sainte, les maîtres de l'Usine l'accompagnaient, et de l'autre côté de la chapelle, la fiancée venait faire la communion au milieu du groupe des Enfants de Marie.

Rien ne peut dire la splendeur de ce mariage chrétien, où tout un peuple vient prier, où les fanfares des grandes joies publiques se font entendre, et où les patrons, qui sont la plus haute autorité, veulent offrir, à leur table même, le repas de noces, quand les parents sont absents (1).

Ceci se passait à la dernière saint Vincent de Paul, jour de fête des Pères de la mission et des Filles de la Charité qui avaient voulu joindre aux solennités de la fête de leurs familles religieuses, cette fête touchante de la famille de leurs enfants d'adoption.

Voici maintenant ce qui se passera au jour de l'Assomption.

La Supérieure d'une communauté veut bien nous montrer la lettre suivante, qu'elle reçoit du Val du Sacré-Cœur.

(1) Ils font en outre un cadeau de noces de 100 francs à la jeune fille, si elle a passé trois années dans l'Association des Enfants de Marie.

« Ma Révérende Mère, nous faisons des noces magnifiques à nos enfants, pour leur mariage; nous en voudrions faire d'aussi belles à celles d'entre elles qui veulent prendre le Bon Dieu pour époux.

« Le 14 août, les deux enfants qui doivent entrer chez vous auraient donc leurs noces où la virginité sera fêtée et exaltée.

« Pour que cette fête soit complète, il faudrait la présence de Sœur Marie..., qui a été autrefois au milieu de nous.

« Nous vous serions très reconnaissants.

« Je vous prie de nous accorder cette faveur qui, certainement, procurera la gloire du Bon Dieu... »

Nous ne dirons rien des écoles, des asiles, d'un orphelinat, dont les bonnes Sœurs sont les mères, pour conduire les enfants jusqu'à un établissement pour lequel il faut d'ailleurs leur consentement; les orphelines ont un atelier choisi pour elles seules, mais le dimanche elles sont mêlées aux autres jeunes filles.

Sur ces entrefaites, la procession solennelle s'était organisée; plusieurs centaines d'oriflammes se déployaient, les petits enfants ouvraient la marche, les deux plus jeunes fils du patron, habillés l'un en petit Jésus avec la légende : *Jésus ouvrier* sur la croix, et l'autre en petit saint Jean-Baptiste vêtu d'une petite toison et portant en légende : *Voici l'agneau de Dieu*, précédaient immédiatement le Saint-Sacrement; chaque quartier de l'Usine avait sa décoration.

Le triomphe du Sauveur, au milieu de son peuple, s'acheva au pied de l'Église, la foule était trop grande pour y pénétrer, et le prédicateur, du haut de la balustrade de pierre du péristyle, dit quelques mots ardents à ce peuple si bien fait pour les comprendre; on répondit par des acclamations trois fois répétées à Pie IX, à saint Joseph, à la Sainte-Vierge, au Sacré-Cœur.

Puis, en rentrant dans la maison de celui qui a mission de gouverner ce peuple rendu à Dieu, je remarquais comment l'église est bâtie entre deux maisons : celle des patrons, celle des missionnaires.

La première donne sur la *tribune* par un pont — toujours baissé — l'autre sur le sanctuaire (1).

L'harmonie du pouvoir séculier et du pouvoir spirituel est complète; ce dernier détermine les règles, et le bras séculier dans la liberté de son action se conforme aux règles divines dans toute leur étendue.

(1) Elle est en construction.

Et maintenant, dans ce château royal, qui est la maison du maître, on trouve un vieillard qui compte les années du Pape; il n'a plus la force de gouverner, mais nul ne semble s'en apercevoir, tant tous s'efforcent de n'agir qu'en son nom et par lui. C'est en ce centre surtout que la famille est solidement constituée; c'est là que chacun peut lire un modèle.

Les fils du chef de famille présentent au Bon Père, les jours où tous sont réunis, deux fois plus de petits enfants que Notre-Seigneur n'avait d'Apôtres; les longues tables se dédoublent. Quelle belle œuvre que celle d'une famille patriarcale où les préoccupations des choses élevées dominent toutes les autres. Quelles conversations saintes et fortes! Au commencement et à la fin des repas, au signal, un des plus jeunes enfants se recueille, joint ses petites mains et récite pour tous le *Benedicite* ou les *Grâces* franciscaines. L'hôte chrétien trouve à toute heure, sous ce toit béni, la paix qui n'est pas du monde, une franche gaieté et une noble hospitalité.

Mais le château royal n'est pas une maison de plaisir. Le sacrifice y domine absolument; on l'étudie, on le recherche avec l'ardeur qu'on met souvent à le fuir. Là on s'est tracé un travail austère; le lever pour les valides est à quatre heures et demie du matin et l'ouvrier qui entre à cinq heures trouve les maîtres déjà au labeur.

Ceux qui viennent à la messe y rencontrent toute cette famille réunie, et, lorsqu'ils sortent de l'église, ils y laissent le patron : faites tranquillement votre action de grâces, me dit-il, nous entendons toujours une seconde messe; nous sortirons ensemble.

Quelque chagrin vient-il affliger l'ouvrier dans ses biens, dans sa parenté, dans sa santé, son premier mouvement est d'appeler à son aide le bras séculier pour obtenir protection. Ne sommes-nous pas constitués leur père et leur mère, nous disait le patron?

Sur l'écusson qu'on devrait graver au frontispice de cette maison, au-dessous du Cœur de Jésus qui étincelle déjà en mille endroits, la place serait tout indiquée pour écrire la parole de l'apôtre de l'amour : *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.*

Oui, tout cet héroïsme, c'est simplement la *vérité.*

Cependant le lundi nous a montré ce peuple, au lendemain d'une fête, courbé au travail; aucun ne manque (1), excepté quelques-uns à six heures pour assister à la messe.

J'avais le bonheur de la célébrer; au *Sanctus*, le précepteur laïc des enfants, qui est maître de cérémonie et ordonnateur de la chapelle, vint au pied de l'autel prononcer à haute voix pour tous ces ouvriers et ouvrières réunis le *vœu héroïque* en faveur des âmes du purgatoire.

J'appris que ce vœu des âmes généreuses est fait par un grand nombre d'ouvriers et que chaque lundi on le renouvelle ainsi solennellement.

La piété du Val du Sacré-Cœur est toute d'amour de Dieu, de confiance absolue en sa miséricorde et de réparation ; le peuple comprend admirablement les merveilles de cette piété vraiment élevée.

Le lundi, on vient au secours du Purgatoire, nous venons de l'expliquer.

Le mardi, on prie pour les 87,000 agonisants de chaque jour.

Le mercredi, pour les naissances et pour les pécheurs.

Le jeudi, on fait les communions de réparation.

Le vendredi, on honore les cinq plaies et l'on fait pénitence pour ses propres péchés.

Le samedi, on prie pour l'Église et Pie IX.

Enfin le dimanche, tous ensemble, on fait la réparation spéciale des crimes de l'usine en France et c'est une dévotion que les anciens surtout, qui ont connu le mal dans toute sa puissance, cultivent avec zèle.

On lit alors l'acte de réparation.

A l'occasion de cette prière qui commence ainsi :

« Chaque jour, ô mon Dieu, les pécheurs par leurs crimes diminuent, autant qu'il est en eux, votre gloire et votre bonheur accidentels ; en même temps ils se font à eux-mêmes un mal qui serait irréparable si vous ne veniez à leur secours. » Un brave et rude ouvrier disait : *me faire du tort*, c'est mon affaire, mais diminuer la gloire de Dieu ! Je ne croyais pas que cela fît quelque chose au bon Dieu ; du moment que le bonheur et la gloire du bon Dieu y sont intéressés, je veux faire la communion de réparation...

(1) Aux lundis ordinaires de l'année, les enfants, garçons et filles, ne peuvent entrer dans l'atelier qu'avec le billet nominal qui atteste leur présence le dimanche aux offices ; et s'ils ont fait l'école buissonnière, ils doivent, pour rentrer dans l'atelier, solliciter ce billet du *frère* ou de la *sœur*, qui le leur fait attendre plus ou moins selon la gravité.

Ils perdent ainsi des heures de salaire.

Toutes les amendes proprement dites appartiennent à la caisse de secours.

La vérité de l'ordre surnaturel présentée dans toute son étendue est celle qui est la mieux comprise par les ouvriers et on n'ose pas assez la leur offrir !

UNE GROSSE RÉFLEXION.

J'ai dit tout ce qu'une famille pouvait pour le bien en faveur de ceux sur qui elle a autorité; mais il est une remarque importante : dans une cité catholique, cette bonne volonté ne suffirait pas, il faut pour l'aider des religieux et des religieuses.

Au Val du Sacré-Cœur, il y a non-seulement la paroisse voisine, mais aussi une communauté de PP. Lazaristes qui desservent la chapelle de l'usine, confessent et se multiplient pour les œuvres. Ils sont deux et ne suffisent plus à servir une population de mille âmes.

Au Val du Sacré-Cœur, il y a une communauté de Frères des écoles chrétiennes ; ils ont école le jour pour les enfants qui ne vont pas à l'usine (120) ; école à quatre heures pour ceux qui vont à l'usine ; le dimanche ils font toute la journée le patronage des apprentis ; ils sont trois, il en faudrait quatre, nous disait le maître de la fabrique.

Au Val du Sacré-Cœur, il y a une communauté de Filles de charité ; elles suivent à l'atelier les orphelines, font classe le jour et le soir comme les bons Frères, ont en outre un asile, les congrégations de femmes, les malades, le vestiaire, et l'hiver la confection des soupes à un sou le litre. Elles sont sept, ne connaissent jamais une heure de repos, ni semaine, ni fête.

Ces trois communautés SONT DÉBORDÉES POUR UNE POPULATION DE MILLE PERSONNES.

Si le progrès des années précédentes continue, elles ne suffiront plus du tout; combien donc faudrait-il de religieux à nos campagnes, pour faire du peuple de France le peuple de Dieu ? quel est le village qui n'a besoin, comme ce Val du Sacré-Cœur, de deux ou trois couvents ?

Il est vrai que le remède à la disette des vocations est là où le besoin même est extrême. L'organisation chrétienne du village du Val, où il y a toute liberté, amène des vocations, et comme c'est une des traditions glorieuses des fils et des filles de Saint-Vincent de Paul de donner des vocations à toutes les congrégations, les âmes se sentent plus libres encore de suivre leur attrait et s'élancent très-nombreuses

dans les couvents et dans les séminaires (1). Chaque village où régnerait cet ordre social déjà créé sur un petit espace, donnerait les mêmes semences et sauverait la France catholique.

V. DE P. BAILLY.

Erratum : Dans le précédent article, à propos des diverses institutions de l'usine, nous avions écrit :

« Il y a aussi une armée dont les officiers sont élus, ce sont MM. les *pompiers*. Le feu est le seul ennemi extérieur qui menace le Val du Sacré-Cœur.

« L'armée est en dehors des Œuvres de piété, les plus mauvais sujets en pourraient faire partie; il paraît que c'est l'universel privilége de la carrière des armes. »

Une faute persévérante d'impression a traduit : les plus mauvais sujets en *peuvent* faire partie, ce qui impliquerait qu'il y a actuellement des mauvais sujets au Val du Sacré-Cœur.

Eh bien ! il n'y en a pas; et nous sommes heureux d'une rectification qui nous permet de dire, que non-seulement les pompiers du Val sont renommés dans toute la région par leur courage qui a été souvent signalé, mais qu'ils sont aussi les intrépides ennemis du démon, ce grand incendiaire de l'enfer.

(1) Voici l'extrait d'une lettre qui confirme par des faits ce que nous indiquons ici :

« Depuis cinq ans le petit coin de terre du Val a fourni : deux prêtres au diocèse ; une sœur de l'Enfant-Jésus ; une sœur de sainte Chrétienne ; quatre filles de la Charité ; trois religieuses de l'Assomption et plusieurs autres vocations se consolident.

Si tous les centres de mille personnes (et rien ne l'empêche) étaient organisés comme le Val du Sacré-Cœur, il y aurait assez de vocations et davantage puisque en quatre ans le sacerdoce et les ordres religieux ont été remboursés de leurs avances.

On voit d'ailleurs que si le Sacré-Cœur continue à féconder la semence, le sacerdoce et les ordres religieux deviendront bientôt débiteurs. »



L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN PAR LES IMAGES.

Les images sont un puissant moyen d'enseignement; elles sont pour les yeux ce que la parole est pour l'oreille, et elles ont ce privilége d'attacher l'ignorant comme le savant, de parler un langage que tous comprennent: Aussi l'Église les a-t-elle aimées et adoptées dès l'origine. Elles ont eu leurs martyrs au temps des iconoclastes, et si d'autres les ont défendues jusqu'à l'effusion du sang, nous pouvons bien leur consacrer une part de notre temps et de nos travaux.

Les monuments de la foi chrétienne, construits par les grandes corporations du Moyen-Age sont les témoins irrécusables de l'emploi que l'Église savait faire des images pour parler au peuple.

Les vices et les vertus caractérisés par des figures saisissantes, élevant ou abaissant l'homme et l'amenant enfin au triomphe ou à la réprobation, se présentaient aux yeux des fidèles sur le livre toujours ouvert du porche de l'Église; et, à l'intérieur, l'histoire des saints, résumée par les scènes principales de leur vie, parlait aux cœurs en même temps qu'aux yeux des chrétiens réunis pour prier. Et cette part de l'Enseignement était si importante, que la chaire du prédicateur, telle que nous la trouvons aujourd'hui dans les églises, ne date que du Moyen-Age, tandis que les images avaient commencé dans les catacombes. C'est là, me dira-t-on, prendre la question à la création. Eh bien, si vous le voulez, passons au déluge. Le déluge, ici, ce fut la Renaissance.

Comment en sommes-nous arrivés à négliger, je dirai presque à dédaigner, un auxiliaire si puissant de l'apostolat? L'histoire en serait longue. Sans entrer dans les détails, constatons seulement un fait: c'est que la facilité de reproduction apportée au XVI[e] siècle par l'imprimerie devait être pour la diffusion des images un élément fécond, une véritable puissance.

A partir de cette époque, en effet, l'image n'est plus une œuvre unique, destinée à n'être la part que d'un petit nombre de privilégiés; reproduite fidèlement par la gravure, elle peut désormais être mise entre les mains de tous. Qu'en est-il résulté? La facilité même est devenue un danger. Les artistes, qui jusque-là avaient exercé leur talent à orner les églises, et, par conséquent, à faire des images pour le peuple, se sont éloignés peu à peu de cette source féconde en inspirations saines pour tomber peu à peu dans le paganisme renaissant, et ont abandonné à des imagiers vulgaires, à des graveurs sans talent, le soin de continuer la tradition de l'enseignement populaire. L'art, en s'éloignant de la religion, est devenu

la proie du caprice de quelques Mécènes, égoïstes ou immoraux, qui l'ont entraîné dans une voie funeste, pendant que l'imagerie, comme la poésie populaire, arrivait à un tel degré de décadence et de trivialité, qu'on a peine à retrouver en elle la trace de sa noble origine. Et cependant, nous le répétons, l'image est une puissance pour le bien. Quelle a été notre action pour faire valoir ce talent, qui pourrait rapporter le centuple?

Nous ne faisons rien, et nous laissons mal faire. Les marchands d'images sont absolument les maîtres dans une branche aussi importante de l'Enseignement, et nous leur laissons répandre, sans protester, les plus ridicules inventions.

Ici, à propos du Cœur adorable de Jésus, ce sont des étalages d'anatomie fantaisiste, où des cœurs volants s'élèvent de terre avec des ailes invraisemblables, pour se réunir à un cœur plus grand, dans la plaie duquel une colombe fait son nid. Là, pour représenter l'union de l'âme avec son Dieu, on emploie des symboles dont la légende conçue, pardonnez-moi l'expression, en style de mirliton, se prête aux interprétations les plus éloignées de la piété, et sont, pour les ennemis de notre foi, l'occasion d'insulter et de blasphémer les adorables mystères de la religion catholique.

Nous tolérons ces inventions dangereuses, nous les encourageons même en achetant aux marchands d'images les niaiseries qu'ils nous offrent.

On se contente de dire : pourvu que ces images inspirent la piété, qu'importe ! Je voudrais faire sentir l'inanité d'un pareil raisonnement.

Quoi ! le laid pourrait être utile au bien, maid le laid, c'est le faux, et pour faire le bien, il faut être dans le vrai.

Je veux qu'un enfant de dix à douze ans soit plus ou moins touché de ces mièvreries alambiquées qu'on appelle des emblèmes pieux; qu'il se contente de ces fleurs parlantes, de ces colombes sentimentales, de ces cœurs volants; mais quelle pensée de foi, quel enseignement utile laisseront dans son âme de pareilles représentations pour le moment où il se trouvera en face du monde et de ses tristes réalités, aux prises avec la tentation et exposé à l'entraînement du mauvais exemple. L'enfant a besoin d'une éducation profondément chrétienne, d'un enseignement solide, clair, énergique, et n'a que faire de ce symbolisme faux, de ces pieux rébus, qui ne disent rien à l'esprit, et qui n'atteignent que l'épiderme du cœur, si j'ose employer cette expression.

Voilà où nous en sommes pour l'imagerie religieuse proprement dite.

Un mot maintenant de l'imagerie populaire d'Epinal. Là, du moins, malgré l'emploi souvent exagéré du rouge et du bleu, on retrouve quelques linéaments de la tradition chrétienne. On y voit encore quel-

ques rares sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, et de la vie des Saints, encadrés avec les paroles d'un vieux cantique ou d'une complainte naïve : Joseph vendu par ses frères; la chaste Suzanne; saint Alexis; saint Hubert; Notre-Dame du Puy, Notre-Dame d'Espérance. On pourrait en citer d'autres encore, mais ces sujets deviennent de moins en moins nombreux, et pourtant, si l'on voulait entrer dans cette voie, quelle série de charmantes compositions ne fourniraient pas la vie de saints tels que saint Martin, saint François, saint Vincent de Paul et tant d'autres.

L'héroïsme chrétien de saint Louis et de Jeanne d'Arc ne seraient-ils pas plus justement populaires que le serment des Horaces ou l'enlèvement des Sabines ?

Les sujets chrétiens sont si nombreux et si touchants, qu'on se demande par quelle aberration on a pu sortir de ce magnifique domaine pour aller puiser aux sources empoisonnées du paganisme. Travaillons à remettre l'imagerie populaire dans la voix véritable et nous aurons fait beaucoup pour le bien des enfants.

Du reste, il convient d'indiquer encore un genre non moins important que les deux que nous venons de citer, plus important peut-être, parce qu'il est plus directement destiné à l'instruction.

Nous avons vu paraître plusieurs *catéchismes en images*, parmi lesquels il est juste de signaler celui de l'abbé Couissinier qui, malgré quelques compositions imparfaites, est une œuvre sérieuse, et destinée à produire un grand bien, si elle est employée avec intelligence. Mais les ouvrages de ce genre sont en trop petit nombre. On trouve dans les catalogues :

La Bible, l'Histoire sainte, la Vie de Jésus-Christ en images ; *la Religion* en tableaux ; mais on y cherche en vain : *l'Histoire de l'Eglise, l'Histoire de France, la Vie de la sainte Vierge* et *des Saints* en images, et pourtant tout n'est pas dans la *Bible*. D'ailleurs, les publications que nous venons de citer sont presque toutes d'un grand format et coûtent relativement assez cher. Plusieurs même ne rentrent que de loin dans le domaine de l'imagerie et font parti plutôt de l'*apparatus* de la classe primaire.

Au point de vue des images, comme à d'autres peut-être, nous sommes en retard, non-seulement sur nos voisins, mais même sur les Chinois !... Ce n'est pas une plaisanterie. Il existe en Chine, parmi les chrétiens, une *œuvre catholique indigène de saint Luc* en état de fournir des images religieuses à toutes les chrétientés de cet immense pays.

On peut avoir chez eux pour 4 sapèques (4 ou 5 sous de notre monnaie), un beau volume in-4° composé de gravures sur bois avec texte explicatif représentant, soit la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit les principales vérités de la foi chrétienne. J'ai vu ces images et je ne

crains pas d'affirmer que la plupart des images qui se vendent en France sous le nom d'images religieuses, sont des pauvretés, voire des caricatures, comparées aux gravures chinoises. Voilà ce que font les pauvres persécutés de l'extrême-Orient.

Mais revenons à l'image proprement dite, à celle qui se donne aux enfants en souvenir d'une solennité, d'un grand acte religieux ; celle-là surtout doit nous occuper. Cette image, qui reste entre les mains de l'enfant et sur laquelle ses yeux se reposeront chaque jour, cette image à la fois belle et peu coûteuse que nous poursuivons de nos rêves et que nous n'atteignons pas. Cette image est-elle donc un mythe, une chimère? Non, elle existe; elle existe en Italie, elle existe en Allemagne et en Belgique.

En Italie, la terre des arts par excellence, parce que l'Eglise les y a toujours protégés et encouragés, pas une église, au moins avant la spoliation, qui ne distribuât gratuitement, dans les jours de solennité, à chacun des fidèles, une image représentant le Saint ou la Madone vénérée en ce sanctuaire. Ces images simples, mais correctement dessinées, sont souvent d'une grande expression. Tous les bons Romains en ont, elles font partie de leur vie; aussi le culte des saints est-il une de leurs grandes préoccupations. Ils savent le jour de leur fête, les miracles qu'ils ont opérés et les occasions où on les invoque spécialement.

Et pour l'Allemagne, qui ne connaît l'imagerie de Düsseldorf? N'y a-t-il pas dans cette collection les éléments d'un enseignement sérieux?

Je sais qu'on a beaucoup de raisons contre ces images. Examinons-les.

D'abord, *elles sont allemandes.*

Voilà une objection tout-à-fait française; je la sens plus que je ne la comprends. Faisons mieux, et nous aurons le droit de leur préférer notre ouvrage. Mais, en attendant, sachons utiliser pour le bien des forces qui nous viennent d'ailleurs.

Seconde objection : *Elles coûtent trop cher.*

Elles coûtent moins que beaucoup d'images détestables, qu'on leur préfère parce qu'elles sont barriolées et dentelées de la façon la plus excentrique. Est-ce là un moyen d'instruire et d'é- difier?

Objection plus générale : *Les enfants n'apprécient pas les belles images.*

C'est affaire d'éducation. Du reste, les choses vraiment belles sont populaires, parce qu'elles sont simples et faciles à saisir. Les croisés, souvent fort peu lettrés, écoutaient avec enthousiasme les strophes de la *Chanson de Roland,* qui est un très-beau poëme. Et si les enfants se trompent en admirant les images laides, leur erreur ne va pas jusqu'à mépriser les belles. Du reste, le beau s'impose comme la vérité et, si le

défaut d'éducation, si l'habitude entraîne l'enfant à mal juger, devons-nous le suivre dans ses errements. Non, certes; nous sommes chargés de le conduire ; et, surtout quand nous avons affaire à des enfants dont l'éducation nous est confiée, flatter leur mauvais goût serait une aberration coupable.

Autre objection :

Les maîtres de la jeunesse n'ont pas les renseignements nécessaires pour guider le choix.

C'est là, je le sais, une grave difficulté; on n'a pas beaucoup de temps à donner aux détails et cette étude demande un certain temps, j'ajouterai même une habitude et une connaissance qui manquent quelquefois. Il existe peu de catalogues qui offrent des garanties sérieuses.

Ce qui n'existe pas, il faut le créer.

Il y a trois ans, il n'y avait pas, en France, de société générale pour l'encouragement de l'Art chrétien. Elle existe aujourd'hui, et la question de l'imagerie est une de celles qui l'ont préoccupée dès l'origine. La Société de Saint-Jean a exprimé, par un de ses membres, M. le curé de Chaillot, au Congrès des Comités catholiques du mois d'avril dernier, combien elle déplore le niveau vulgaire où les éditeurs se plaisent à retenir les images dites pieuses. Le Congrès, justement frappé des observations du rapporteur, a émis le vœu que la Société de l'Art chrétien donnât la prime de son approbation aux images qu'elle jugerait bonnes et belles, et fit dresser un catalogue des images dignes de contribuer à l'instruction et à l'édification des enfants.

Ce vœu vient d'être appuyé, au Congrès de Lyon, au nom des Œuvres ouvrières, pour lesquelles son exécution serait d'une utilité immédiate.

Les maîtres chrétiens doivent s'associer à ces instances nouvelles. Le temps est venu de comprendre que toutes les forces catholiques doivent converger vers un même but; nous l'avons dit en commençant, les images s'adressent à tous, et, dans l'enseignement libre comme dans les œuvres de jeunesse, le catalogue des bonnes images rendra d'éminents services.

J. Germer-Durand,
des Augustins de l'Assomption.

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE, par M. l'abbé J. VERNIOLLES. Paris, DELAGRAVE, 1874.

M. l'abbé Verniolles explique ainsi, dans sa préface, le but et le plan de son livre :

« Offrir aux maîtres un résumé qui serve de texte à leurs leçons, que les élèves puissent comprendre sans trop de peine ; présenter une rapide galerie où tous les grands noms apparaissent à leur tour et sont caractérisés par leurs qualités les plus saillantes ; obtenir que les enfants n'ignorent rien d'essentiel, sans les charger de détails qui sont le propre des érudits, c'est justement ce que nous avons voulu faire.

« Deux pensées nous ont dirigé dans notre travail : nous nous sommes appliqué à le diriger à un point de vue vraiment chrétien, et à ne lui donner que des proportions élémentaires. »

L'auteur a su tenir ces promesses, et il nous a donné un excellent livre classique qui nous manquait. — S'attachant aux critiques les plus estimés, il présente un choix judicieux, et comme la fleur de leurs observations, et il offre aux jeunes gens l'appréciation la plus sage sur chaque écrivain de l'antiquité grecque. — Mais, comme la plupart des littérateurs consultés sont imbus de l'esprit universitaire et peu ou point croyants, M. l'abbé Verniolles a soin d'ajouter à leurs jugements, chaque fois que le sujet le comporte, de courtes remarques destinées à faire ressortir le point de vue chrétien. C'est ainsi, par exemple, qu'il montre le souvenir de la chute originelle dans la fable de Prométhée, qu'il compare en quelques mots Homère et la Bible, Pindare et les Psaumes.

La littérature chrétienne, si riche de beaux monuments, a dans l'ouvrage une place égale à celle de la littérature païenne. L'auteur,

après avoir marqué en quelques traits le parallèle entre les deux époques, retrace le tableau de cet admirable renaissance de l'esprit humain relevé par la foi, et prenant un essor bien plus énergique que les plus sublimes génies païens. Si l'on ne retrouve pas, dans les Saints Pères, le soin idolâtrique que les anciens consacraient à la forme, parce qu'ils ne travaillaient que pour leur renommée, on y admire une bien plus grande largeur de conception, une élévation de pensées et de sentiments dont nul avant eux n'avait approché. Leurs écrits resplendissent de ce contentement, de cette joie que procure la vérité, l'honneur de l'esprit. — De plus, les auteurs chrétiens donnent dans leur vie des exemples de générosité, de dévouement, de sainteté, et l'histoire littéraire de leur époque est aussi utile à étudier pour l'éducation du cœur que pour la formation de l'esprit.

Comme les *Préceptes de littérature et de rhétorique*, le nouvel ouvrage de M. l'abbé Verniolles se distingue par la brièveté, la clarté, la facilité de l'exposition. — Tout maître, qui a vécu quelque temps dans une maison d'éducation, sait qu'il existe souvent une grande inégalité entre une classe et une autre sous le rapport de l'intelligence. M. Verniolles sait se tenir à la portée des esprits ordinaires, en même temps qu'il fournit tout ce qu'il est nécessaire de connaître, et prépare un thème facile et clair de développements au professeur qui croit pouvoir donner à des élèves intelligents des notions plus approfondies sur certaines matières.

Il y a deux points sur lesquels nous nous permettons d'exprimer un regret : c'est d'abord que l'auteur n'ait pas jugé à propos de donner plus d'étendue à son étude sur Homère, le père de la poésie antique. Nous souhaiterions une analyse plus précise de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, et une courte appréciation des principaux caractères. — Il nous semble aussi qu'un simple aperçu littéraire sur les philosophes serait nécessaire, et qu'une histoire de la littérature grecque manque de quelque chose quand elle ne dit pas un mot de Platon, le meilleur peut-être de tous les prosateurs grecs. — M. Verniolles est un maître expérimenté, qui saura bien juger quel cas il doit faire de cette critique.

Le livre ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'ordre, point capital dans un ouvrage élémentaire. L'auteur adopte avec raison pour la littérature païennne la division reçue en cinq périodes. Les genres et les auteurs sont distribués en chapitres et en paragraphes qui font saisir au premier coup d'œil la marche générale. Chaque déve-

loppement assez important est distingué par un numéro qui correspond à un questionnaire placé à la fin du volume. Cette méthode aide les élèves à trouver dans un passage la pensée dominante. — Le style est constamment sobre, correct, précis et d'une élégante simplicité.

Nous sommes persuadé que nos confrères, après avoir connu l'*Histoire de la littérature grecque*, formeront, comme nous, le vœu de voir paraître bientôt l'*Histoire de la littérature latine* que M. l'abbé Verniolles nous promet en terminant sa préface.

L'abbé G. Delalleau.



DISCOURS

DES DISTRIBUTIONS DE PRIX.

Nous rendrons compte dans les prochains numéros de la *Revue*, des discours de Distribution des Prix des Maisons catholiques.

Nous accusons aujourd'hui réception des discours qui nous ont été envoyés et nous prions Messieurs les Supérieurs ou Chefs d'Institution, qui n'ont pas fait cet envoi à la rédaction, de le faire le plus tôt possible, afin que nous puissions comprendre, comme l'année dernière, dans le travail d'ensemble, le très-grand nombre des Maisons catholiques de France.

REVUE DU MOIS.

Bref du Pape sur l'Enseignement médical

Pendant que plusieurs villes de France postulent pour s'atteler à l'enseignement matérialiste des Facultés de l'Etat, le chevalier Alphonse Travaglini, docteur en médecine et chirurgie, fonde en Italie une académie philosophico-médicale, dont les membres sont tous catholiques sans restriction. Ayant soumis son projet au Saint-Père, il en a obtenu la plus complète approbation, comme cela résulte du bref suivant :

A Notre cher fils Alphonse Travaglini, docteur en médecine et chirurgie, fondateur de l'académie philosophico-médicale.

PIE IX, PAPE

Au mois de mars dernier, Nous vous accueillîmes, vous, cher fils, et Jean-Marie Bornoldi, prêtre de la compagnie de Jésus, lequel vous a aidé d'une manière spéciale de ses conseils et de ses efforts, pour l'établissement de l'académie projetée, ainsi que d'autres personnages distingués qui avaient donné leur approbation à ce projet ; Nous vous félicitâmes alors d'avoir pris la résolution de rappeler la science médicale aux principes salutaires de la philosophie, dont elle s'écartait depuis longtemps, de vouloir y parvenir par le moyen des médecins eux-mêmes (qui trop souvent sont les auteurs et les propagateurs des erreurs du matérialisme) et de chercher à rétablir la véritable doctrine sur l'essence et sur l'origine des choses, principalement en ce qui concerne la nature humaine, dont s'occupe la médecine ; de telle sorte que le remède vienne de là même d'où le mal est venu en grande partie. Aujourd'hui,

Nous Nous réjouissons que le succès ait répondu à Nos vœux et que des savants italiens, au nombre de plus de cent, aient donné leur nom à l'Académie naissante, ce qui fait présager pour elle, dans un avenir prochain, des succès encore plus brillants.

Nous voyons avec le plus grand plaisir que vous avez fermement résolu de ne recevoir comme associés que ceux qui professent et sont disposés à défendre les doctrines émanées des saints conciles et de ce Saint-Siége, et notamment les principes du docteur Angélique relative à l'union de l'âme intellective avec le corps humain, à la force substantielle et à l'essence de la matière.

C'est ainsi que pourront être réparés les ravages causés par le matérialisme à la religion et à la science ; sous l'influence de la vérité, cette même science se débarrassera des ténèbres de l'erreur et marchera dans les voies du véritable progrès.

Or, comme la vérité vient de Dieu, ainsi que l'enseigne la théologie avec une admirable clarté, elle ne peut pas le moins du monde se trouver en désaccord avec la philosophie ni avec les lois de la nature ; d'où il suit que, si on met quelque bonne volonté à tourner docilement son intelligence vers la foi, on travaille par cela même à la solidité de la science, à son développement et à son progrès ; alors l'homme sort de la fange ou un matérialisme honteux le tenait rabaissé dans la compagnie des brutes, et il s'élève à la dignité des enfants de Dieu. Veillez donc soigneusement à ne pas admettre dans votre société ceux qui sont imbus des errenrs de l'opinion moderne, de peur que l'orgueil d'une vaine érudition ne les amène à répandre peu à peu la discorde parmi vous et à soustraire les esprits à l'autorité de l'Église dans laquelle seule Notre-Seigneur Jésus-Christ a placé la chaire infaillible de la vérité.

Si vous persévérez dans votre louable dessein, si vous évitez les embûches des faux frères, si, pénétrés unanimement d'un même amour et d'un même zèle pour la religion, vous vous efforcez de rechercher la vérité, de la mettre en lumière et de la propager, assurément vous aurez bien mérité de l'E-

glise, de la science, de la société civile et religieuse, et vous verrez votre académie croître rapidement et avec honneur par l'agrégation d'une multitude de savants, aux applaudissements de tous les gens honnêtes.

Tels sont les vœux que Nous formons pour vous ; en attendant, comme augure des faveurs divines, et comme gage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons à vous, cher fils, et à tous les membres de l'Académie philosophico-médicale de Saint-Thomas d'Aquin, notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 23 juillet 1874, l'année vingt-neuvième de Notre pontificat.

PIE IX, PAPE.

Les Bourses.

La *Revue de l'Enseignement* a mis en avant la proposition de laisser aux familles qui ont obtenu une *bourse* pour leurs enfants, à titre de récompense, le droit de la faire verser dans l'établissement où ils désirent placer l'élève.

Cette mesure, toute d'équité, toute de liberté, a été l'objet d'un rapport spécial de M. de Belcastel à l'Assemblée des Comités, en avril dernier, et elle a été approuvée, accueillie par des applaudissements et des espérances.

Au moment de voter l'article du budget, qui consacre plus d'un million aux bourses nationales, M. de Belcastel a demandé que ce désir des catholiques fût inscrit dans la loi par ceux qui ont si souvent sur les lèvres les mots de *liberté de conscience*.

L'amendement repoussé par le grand maître de l'Université, M. de Cumont, a été rejeté par la Chambre des députés à une immense majorité, sans qu'aucune raison ait été alléguée.

C'est un deuil pour la France catholique.

Nous voyons, en effet, tous les jours, et cette semaine encore nous en avons été témoin, des parents chrétiens dans

les larmes, parce qu'ils doivent livrer à l'Université, pour laquelle ils ont reçu une bourse, un enfant pieux, orné des plus heureuses dispositions.

On accorde généralement les bourses aux moins fortunés, à ceux pour lesquels cette tentation est la plus poignante, et les millions de l'État et des départements employés aux bourses, arrachent ainsi aux familles la foi et les mœurs de leurs enfants plus efficacement que les plus cruels tyrans n'ont fait dans les annales du monde.

Les païens offraient des sommes d'argent assez rondes aux malheureux, pour obtenir la vertu et l'innocence de leurs enfants et ces malheureux cédaient, mais avec une répugnance qui étonnait les philosophes païens eux-mêmes.

L'austère Plutarque disait : « Lorsque je vois l'invincible répugnance que les pères de famille éprouvent à faire servir à certains usages leurs enfants, je crains qu'ils n'aient raison, mais lorsque je me rappelle que Socrate, que Platon, que Cicéron, etc., ont fait cela et que cela ne les a pas empêchés d'arriver à la sagesse, je me rassure et jè fais comme eux. »

M. de Cumont et beaucoup de nos députés ont raisonné comme Plutarque, et ont remarqué que cette prostitution des corps dans les internats de l'Université et la prostitution plus triste encore des intelligences, a été tolérée jusqu'à présent par les meilleurs esprits et ne les a pas empêchés d'être considérés comme *sages* par le monde.

En conséquence ils ont passé outre ; les catholiques qui ont mérité une récompense de l'État, ou qui auraient droit à en obtenir, demeurent condamnés à livrer leurs fils contre la conscience ou à renoncer aux faveurs du Maître.

Au reste, toutes les persécutions servent l'Église et, nous estimons que celle-ci est une des plus cruelles que Satan ait suscitées ; toutes les persécutions font apparaître des actes d'héroïsme qui sont le splendide trésor des enfants de Dieu. Depuis vingt ans, en effet, nous admirons ce que des familles pauvres s'imposent de sacrifices, pour ne pas demander ces bourses odieuses à leur foi, ils oublient ce que la Patrie leur

doit, puisque la Patrie met ses faveurs à un prix qui répugne à la conscience, et, à force de souffrances, ils élèvent leurs fils selon le règne de Jésus-Christ.

Il y a une autre gloire qui résulte de cette persécution audacieuse et persévérante. Les maisons libres qui naissent sur le sol fécond de l'Église, malgré leur pauvreté, lorsqu'elles voient de telles détresses, retranchent encore du nécessaire, pour donner asile à ces pauvres enfants et les rachète en quelque sorte au prix du sang; car l'Église aussi doit suffire à ses boursiers, et élever les enfants de ceux qui ont bien mérité d'elle à tant de titres divers, elle seule ne peut jamais manquer de reconnaissance, et comme on lui défend de posséder, après l'avoir dépouillée, aucune fondation ne permet de donner ces bourses à la façon des maisons de l'État, c'est-à-dire en percevant intégralement la pension et les frais sur des deniers du dehors. On invente donc ; et nos professeurs de hautes classes se contentent souvent de 500 fr. de traitement et de moins encore. Ce sont là des pauvres sublimes, qui, comme ceux de saint Laurent, sont aussi le splendide trésor de l'Église.

Et si les larmes des parents et les misères de nos professeurs causent quelque joie à nos adversaires aujourd'hui victorieux, nous leur rappellerons que de telles douleurs ont toujours été chez nous le gage de prochains triomphes.

P.-S. — A l'occasion du rejet de l'amendement qui donnait la liberté des bourses, une *maison libre* nous informe qu'elle ouvre ses portes gratuitement au fils d'un fonctionnaire chargé de famille qui a reçu une bourse entière de l'Etat pour son enfant. Cet exemple sera suivi. Il est vrai que la bourse d'État atteindra une autre âme, une bourse d'État est un gouffre qui attend une victime nécessaire, mais elle dévorera peut-être un pauvre libre-penseur qui se serait perdu sans cette facilité.

Un nouveau scandale.

LES LYCÉES ET LES PRIX.

En ouvrant, le 7 août, le *Journal officiel* de la République septennataire, nous trouvons, en tête de la partie non officielle, tout un supplément consacré aux distributions qui ont eu lieu hier dans les lycées de Paris.

Pourquoi cette importance donnée à un enseignement qui ne représente, en somme, que le tiers au plus de l'enseignement secondaire?

Pourquoi, en particulier, cette importance des lycées de Paris entre les autres?

Valent-ils mieux?

Déjà une des machines universitaires dont usent seulement les élèves qui paient le tarif de 1re classe à Paris, est le *concours général.*

Les jeunes lauréats parisiens ont une distribution des prix, qui est devenue une véritable institution nationale. Le Ministre est obligé de venir présider, le chef de l'État multiplie les faveurs, et, sur tous les tons, on dit à ces imberbes, qui ne produisent rien hélas! depuis longtemps : *qu'ils sont l'avenir de la France!*

Ils applaudissent.

Le journal de l'État inscrit leurs noms sur les mêmes colonnes que les élèves reçus aux écoles publiques, à côté des colonnes où sont tous les chevaliers de la Légion d'honneur, les décrets et les changements de gouvernement.

Ils sont là, ornés d'ailleurs, en outre, de quelques priviléges civils.

Cependant, le Ministre de l'Instruction publique est officiellement le protecteur de tout l'enseignement en France, de l'enseignement libre qui a la grande majorité, et de l'enseignement de l'État aussi qui a la minorité.

Eh bien! nous trouvons que le concours est un prospectus trop pompeux, trop coûteux pour l'enseignement de l'État; étant donnée la stérilité proverbiale de ses lauréats.

Aujourd'hui le *prospectus* se complète, et occupe tout un supplément du *Journal officiel*, imprimé à nos frais.

Chaque lycée y devient un événement public de premier ordre.

Les discours y sont indiqués : les noms et qualités des présidents, plusieurs d'une irréligion notoire, quoiqu'on ne le dise pas, sont marqués, les élèves couronnés nommés, etc.

Nous avons patiemment parcouru ces archives de la France officielle, ce nouveau secours apporté aux défaillances des lycées. *A quelque chose malheur est bon*, dit le proverbe; en effet, ces listes offertes avec ostentation, pour exciter les parents à envoyer leurs fils dans des établissements qui ont de tels priviléges, révèlent de suite que les noms distingués du pays en sont presque absents. Oui, le *Journal officiel* du 8 août, p. 5675 et suivantes, proclame que le niveau social a encore baissé dans les établissements de l'Université, — au moins à Paris.

Cette *note officielle* pourra servir à l'histoire qu'on écrira après la chute définitive de l'Enseignement d'État.

C'est donc encore une *note* malheureuse de l'*Officiel* (elle occupe précisément la même place que l'autre proposée par M. Nigra), et nous nous étonnons que le Ministre de l'Instruction publique, qui a la sagacité de supprimer depuis plusieurs années les chiffres comparatifs du nombre des élèves dans les lycées et les colléges libres, n'abuse pas de la même façon de son omnipotence pour cacher l'infériorité de *valeur* des élèves, qui nous paraît l'emporter sur l'infériorité numérique elle-même.

Une seconde remarque, c'est que, bien entendu, Dieu et la religion sont totalement absents de cette fête de la jeunesse catholique de Paris (1). Au moins le *Journal officiel* n'en fait

(1) La transformation signalée de la chapelle de Rollin en une salle de fête universitaire n'est sans doute pas un acte de foi.

pas mention. C'est encore pour une institution, ici-bas, un symptôme assuré de mort prochaine.

Il est curieux de voir ces braves discoureurs tourner autour de la vérité, parler de *force morale*, de *vertus civiques*, de l'*idéal de l'honnête homme*, et autres marionnettes de rhétorique, sans oser une fois dire quelque chose.

Exemple. A Fontanes, M. Pinard, professeur d'histoire, a trouvé, dans les leçons du passé, un discours que le *Journal officiel* analyse comme il suit :

« Il a parlé aux écoliers d'eux-mêmes et de leurs occupations. Il a cherché à leur montrer que la vie du lycée (3 suicides), a des joies *comme celle du monde* (?), et à les garder contre les désirs d'une liberté *prématurée* (!). Il a terminé par des conseils aux jeunes philosophes qui deviennent des *citoyens*. »

Oui, citoyen Pinard, vous faites des *philosophes citoyens* au lieu de *philosophes chrétiens*, et vous ne vous doutez pas que c'est un grand malheur; nous devrions peut-être dire un grand crime.

Ces conseils de la fin aux *philosophes* qui deviennent *citoyens* ne sont pas détaillés, mais ils sont probablement très-semblables à la péroraison du discours du Président, qui est tout au long à l'*Officiel;* voici les *conseils de la fin* du Président: il a, bien entendu, comme le précédent, absolument oublié, que les lycées ont eu de gros malheurs dans l'année, et des réparations à faire pour de terribles défaillances :

« Si quelqu'un de vous, dit-il en terminant, tombait en défaillance, il entendrait une voix intérieure lui crier : La France te regarde! Et jamais la France elle-même n'a été plus en évidence aux regards du genre humain. »

Voyez-vous, le soir, le lycéen s'arrêtant sur le seuil des filles Carpeaux sculptées par l'État enseignant, et se disant : La France me regarde! l'État enseignant me l'a dit. Fuyons vite ce repaire de prostituées... payées cependant par le même budget et par le même Ministre que mon lycée!

Tous n'ont pas ce courage et cette logique extraordinaire.

C'est ainsi que les élèves de l'École des Beaux-Arts, auxquels le Ministre doit chaque semaine un modèle de femme, sont arrivés, malgré cette voix intérieure : *La France te regarde* ! à de tels actes (les conversations ne se comptent pas), que le Directeur leur a retiré un certain modèle italien par trop facile, et ces jeunes Platons, qui deviennent *citoyens*, se sont ni plus ni moins révoltés !

Que la France regarde et juge !

EXCEPTIONS.

Le *Journal officiel*, en cette place d'honneur qu'il a choisie, a donc offert à la France et à l'Europe une revue de tous les lycées de Paris et des colléges Rollin, Sainte-Barbe et Chaptal ; le seul collége de l'Université omis, est celui où sans doute la distribution des prix ne s'est point passée sans que le nom de Dieu soit prononcé (1) : le collége Stanislas, dirigé par les Frères de Marie et muni de professeurs de l'État généralement bien pensants.

Je cherche le motif de cette omission.

Peut-être cela vient-il de ce que Stanislas a eu au Concours général le plus complet succès.

Rollin et Stanislas concourent au même titre de *collége*.

Stanislas a eu neuf prix dont deux premiers prix.

Rollin a eu deux prix et pas de premier prix.

Stanislas a eu trente accessit, Rollin vingt-quatre.

Que si l'on fait valoir le nombre des élèves, il nous sera facile de constater que trente-neuf nominations, dont neuf prix, sont pour la part du collége Stanislas (qui n'est pas un lycée), une part de lion. Le collége Stanislas a donné, en outre, cette année, à l'École normale, le candidat reçu avec le premier numéro.

Aussi le *Journal officiel* commence-t-il à faire rentrer dans l'ombre ce collége, comme tous les autres colléges catholiques.

(1) Pour être juste, disons que le préfet de police en présidant la distribution de Saint-Louis, a osé, en parlant des malheurs de la France, nommer Dieu. — On a dit : On voit bien que c'est le préfet de police.

Mais, comment l'Université a-t-elle commis la faute de conserver dans son sein un collége à direction catholique, fût-il le seul de son espèce ? Ne devait-elle pas s'attendre à des comparaisons fâcheuses et à des inconvénients considérables, comme il est arrivé lorsqu'on a comparé le nombre des bacheliers des maisons catholiques au nombre des bacheliers des lycées, et toutes les fois qu'on a permis d'essayer une comparaison quelconque ?

Par contre, si Stanislas qui devait figurer au *Journal officiel* n'y est pas, peut-être parce qu'il ne l'a pas sollicité, le lycée de Besançon qui ne devrait pas être là, s'y trouve on ne sait comment, peut-être parce qu'il l'a sollicité.

Le discours, ou l'un des discours a été prononcé par M. le duc d'Aumale.

Un fils de saint Louis, qui n'a d'autre titre à être là comme d'être à l'Académie, comme à la tête d'un corps d'armée, que son titre de prince, va sans doute laver tout ce style pleutre et honteux de gens qui rougissent de leurs pères et de la France catholique.

Point. Le prince, comme les rhéteurs, espère simplement, que cette terre de Franche-Comté *restera, comme par le passé, féconde en capitaines, en philosophes et en savants.* »

« Ouvrez la liste de vos devanciers, liste ouverte il y a 70 ans ; vous y trouverez bien des noms *illustres*, ou (du moins, dit le prince en se reprenant), justement honorés, dans le barreau, dans nos assemblées, dans l'industrie, dans la science ou dans les armes. »

Et puis il exprime son enthousiasme pour une inscription qu'il vient de voir, par hasard, *sur des édifices publics du canton de Vaud. J'y lus cette mâle devise de nos bons voisins et amis de Lausanne : « Liberté et Patrie, » et je pensai à vous, mes jeunes amis, car cette devise sera aussi la vôtre.* »

Je pensai à vous ! et pas un souvenir pour ces catholiques de Suisse, nos coréligionnaires persécutés et pourchassés qui habitent dans l'exil, à Besançon même.

Nos bons voisins et amis de Lausanne. Le moment est mal

choisi pour donner des témoignages d'amitié à la Suisse, quand on est prince et qu'on est fils de saint Louis.

Donner la Suisse et Lausanne en modèle, cela ressemble fort à la bévue du Ministre qni donnait naguère Condorcet, l'athée suicidé, en modèle aux lycéens de Bourbon.

Un prince catholique, ayant encore le sang de saint Louis dans les veines, aurait pu parler plus noblement et dire :

« En traversant la ville de Lausanne, j'ai vu debout encore une antique cathédrale, magnifique monument de notre foi, consacrée autrefois par un Pape et dont un peuple apostat, oublieux de toutes ses gloires, a fait un temple hérétique. A ce spectacle, mon cœur s'est serré, et j'ai pensé à vous, habitants de cette Franche-Comté si illustre par les princes qu'elle ne cesse de donner à l'Église, à vous si fidèles aux serments de vos pères, et mon âme s'est dilatée en songeant que l'Église abandonnée hors de France retrouve encore sur le sol de ma patrie, les enfants du devoir et du sacrifice. »

Cela vaudrait bien des considérations comme celles qui achèvent de tuer le discours du prince : Puisez « dans les recherches de la science, qui peuvent inspirer à l'esprit et au cœur une sorte de probité mathématique, donner à la conduite une rectitude aussi précise qu'un théorème de géométrie.

. . . .

« Honneur ! Patrie ! Liberté ! Travail et Devoir, grands mots qui font vibrer vos cœurs, parce qu'ils répondent à des sentiments plus grands encore, sentiments dont vous avez le germe, et qui se développeront, se fortifieront chaque jour, je l'espère, j'en suis sûr. » Fin.

Est-ce assez creux ?

On a décidément trop blâmé les fontainiers de Florence d'avoir dit : La nature a horreur du vide.

V.-de-P. Bailly.

CHRONIQUE.

Les épines des honneurs. — On nous assure qu'à la distribution du Concours général, M. le Ministre de Cumont, ayant lancé le discours obligatoire, se permit de mal parler de l'ancien Ministre Jules Simon, aujourd'hui directeur du *Siècle*. Aussitôt la gent professeurs et élèves se permit de siffler le grand maître. Ce qui prouve qu'un ministre de l'Instruction publique n'est pas un personnage qu'on prenne au sérieux, même quand on le remplace souvent par un neuf.

La gent professeurs avait sollicité, comme les années précédentes, Sarcey, l'homme des infamies contre les *frères* et contre le clergé, à siéger au milieu d'elle sur l'estrade.

Les professeurs de l'Université se jugent plus sévèrement que nous n'oserions le faire.

Le rôle moral de l'Enseignement universitaire. — Le discours latin du grand Concours, prononcé par M. Poyard, professeur de rhétorique au lycée Henri IV (le lycée des suicidés de cette année), avait pour titre : *Du rôle moral de l'Enseignement universitaire.*

Si la thèse est mauvaise, nous espérons que le latin sera moins mauvais que l'an dernier et que nous n'aurons pas à y relever des bévues grosses comme des moulins.

Poids et mesures. — La municipalité de Blois concède au collége universitaire qui languit misérablement dans ses murs, la somme annuelle de *quarante mille* francs, et rien, bien entendu, à la maison libre qui fait honneur à la cité. D'autre part elle a, par mesure d'économie, à la suite de la guerre, supprimé les *deux cents* francs de subvention qu'elle allouait aux deux vicaires de la paroisse voisine. Ces derniers ont un traitement de cinq cents francs; la munificence de la ville le portait jadis à sept cents francs.

Au jugement de Dieu. — *L'Ange.* — Comment disposais-tu des deniers publics pour perdre les âmes?

Le Conseiller municipal. — QUARANTE MILLE FRANCS bon an, mal an.

L'Ange. — Combien pour les sauver?

Le Conseiller municipal. — Avant la guerre, *Deux cents francs* chaque année.

Pauvre conseiller municipal!

De la génération non spontanée des discours. — Au ministère de l'Instruction, il y avait, ces jours derniers, un déploiement inaccoutumé d'activité.

Voici ce qui se passait. Il y a quelques semaines MM. les proviseurs et principaux avaient envoyé sous pli cacheté au grand maître, M. de Fourtou (ou un autre), trois noms. C'étaient les trois candidats locaux pour faire le discours solennel et ennuyeux qui couronne l'année dans une distribution des prix.

Le grand maître suivant, M. de Cumont, avait délicatement extrait un des trois noms, par les soins de ses bureaux, et l'heureux lauréat désigné se battait depuis trois mois les flancs pour prendre son essor vers les sublimités de la rhétorique et produire le *discours.*

— Quand un discours est écrit que reste-t-il à faire?

— A l'improviser à la tribune?

— Point. Le règlement veut que la pièce, sous pli cacheté, soit envoyée au ministère de l'Instruction publique pour être examinée par les bureaux.

Et voilà pourquoi tant d'activité au ministère. On mettait des cachets bleus sur des discours et, grâce à ce *placet* du grand maître, ils allaient être lancés dans l'espace du haut des estrades.

Mais, monsieur l'orateur, il y a encore des accidents possibles. L'an dernier, nous vîmes au centre de la France, tel brave général qui devait présider, demander témérairement : — Sur quoi parlera-t-on?

— Nous avons un discours estampillé.

— Je me m... pas mal des estampilles. Qu'est-ce qu'il y a dedans?

On lui montrait donc l'intérieur du *libretto* et, par malheur pour le professeur, il y avait dedans une foule d'insanités contre l'ordre et la religion, qui eussent peut-être passé inaperçues devant les admirateurs à toute épreuve du *lettré* officiel, que composent les parents des

élèves de nos lycées, mais qui provoquèrent chez le vieux militaire une explosion.

— On ne dira pas ces bl... devant moi.

— Mais, général, il est trop tard pour en faire un autre, proposer trois noms, en recevoir un des trois de Paris, retourner à l'estampille et...

— Eh bien, je me charge du discours, puisque c'est si difficile.

Et avec une mâle éloquence, dont l'enseignement d'État a perdu le secret, le soldat donna vivement quelques bonnes vérités qui ont constitué l'année dernière, le meilleur discours prononcé dans les colléges de l'Etat.

C'était à Nevers ou à Bourges.

La force des études devient anémique. — A Rome, les journaux badins s'amusent de la faiblesse, qui devient considérable, des examens du Collége romain (nouvelle administration).

A Florence, on signale que des étudiants, par trop italiens dans le sens de *diplomates*, commettent des fraudes dans les examens.

A Naples, où le *farniente* a ses apôtres que l'Église n'a cessé de combattre, les étudiants ont protesté contre la rigueur des programmes et ont crié : A bas Xénophon ! ce qui leur paraît beaucoup plus facile que de l'étudier.

La morale de ceci, c'est que les Universités de l'État, en Italie comme en France et ailleurs, diminuent la force des études, et que leurs diplômes, malgré les quelques abus qui ont pu exister ailleurs, sont très au-dessous, comme représentation du savoir, des diplômes des Universités catholiques.

A propos d'uniforme. — L'Université, fondée par le premier Empire, est grande faiseuse d'uniformes pour les programmes comme pour les culottes. Voici les réflexions que cet état de choses inspire à un lycéen qui s'adresse à la fois au *Figaro* et à la *Revue de l'Enseignement*; aux deux extrêmes de la doctrine. Toutefois, en sa qualité de lycéen, c'est un lecteur du *Figaro* :

Monsieur,

Pensez-vous que la régénération de la France, son avenir, sa grandeur, exigent impérieusement que les collégiens, ceux du moins des colléges nationaux de Paris, portent, été comme hiver, un pantalon de la même étoffe.

« C'est, paraît-il, l'opinion du Conseil de l'Instruction publique, puisque nous sommes condamnés à garder le même costume dans toutes les saisons.

« Passe encore pour la tunique et le gilet, qui sont, comme le pantalon, en gros drap, et nous font considérablement souffrir pendant les chaleurs.

« Mais le pantalon est tout-à-fait insupportable.

« C'est, je crois, quant à moi, un supplice absolument inutile qu'on nous inflige, et je suis certain qu'il n'y a pas un de mes condisciples qui ne partage ma manière de voir. On n'a qu'à les interroger et on verra si je me trompe.

« On dit, m'assure-t-on, pour justifier cette règle cruelle, qu'il faut que nous devenions des hommes robustes, solides, durs à la peine, insensibles au mal, indifférents au froid et au chaud, — des sortes de stoïciens, des Romains, des Spartiates, — et que, à cette fin, on ne saurait nous accoutumer de trop bonne heure à la souffrance.

« Je le veux bien : mais, encore faudrait-il être logique.

« En nous faisant porter les vêtements d'hiver pendant l'été, on ne nous aguerrit que contre la chaleur.

« Il nous reste à nous aguerrir *de la même façon* contre le froid, et, pour ce, il n'y aurait rien de mieux à faire, que de nous faire porter, pendant l'hiver, une jaquette et un pantalon de toile. Pourquoi ne le fait-on pas.

« Et puis, voyez quelle autre inconséquence :

« Quand nous sortirons du collége, il y aura encore, suivant l'âge des individus, deux, trois, quatre ou cinq ans avant que nous ne devenions soldats.

« Il est évident que, durant tout ce laps de temps, nous n'aurons rien de plus empressé que de nous vautrer dans la diversité des costumes, ne nous faisant aucun scrupule de porter des vêtements très chauds en hiver, et le plus frais possible en été.

« Que deviendront, alors, les habitudes stoïques du collége, et en quoi auront-elles servi à la régénération du pays ?

« Conclusion : On devrait joindre à notre trousseau deux pantalons de toile ; ce serait plus économique et nous souffririons beaucoup moins.

« Agréez... »

Intruction obligatoire. — Croirait-on que les cochers de Paris

sont tellement ignorants qu'ils ne comprenaient point les parents qui voulaient se faire conduire à la distribution du *lycée Fontanes*.

Une dame furieuse a été déposée par son cocher à la distribution Henri IV, sur le haut de la montagne Sainte-Geneviève.

Les mieux servis par les cochers étaient ceux qui ajoutaient : *ancien Condorcet*, *vieux Bonaparte*, etc.

Un bruit en vacances. — Un journal bien informé prétend qu'aux archives de l'Institut, on a trouvé cette question adressée depuis longtemps aux sections réunies, et toujours restée sans réponse :

Pourquoi un bruit transpire-t-il avant d'avoir couru ?

Ne pourrait-on pas mettre cette question au programme du baccalauréat ?

On en fait de moins bonnes.

En vacances. Souvenir de la Sorbonne. — M....., combien de sortes de baromètres ?

— Oh ! beaucoup.

— Très-bien, M....., quels sont-ils ?

— Il y en a en acajou, il y en a en palissandre, en ivoire, il y en a qui représentent un capucin, il y en a d'autres qui.....

— C'est assez, M....., vous pouvez vous retirer.

Voilà un baromètre qui marque *mauvais temps* pour les vacances, *orage* dans la famille, *beau fixe* pour l'*alma mater*, qui continue placidement à faire des savants de cette sorte avec garantie du gouvernement.

Récréations de vacances, à propos des prix. — Après la distribution :

— Te voilà bientôt un homme, il te faudra penser maintenant à ce que tu veux être.

— Oh ! j'y ai pensé, papa.

— Eh bien ! quel est ta vocation ?

— Député.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont quatre mois de vacances donc !

Un autre qui revient les mains vides :

— Si tu ne me promets pas de travailler l'année prochaine comme *quatre*, je te prive de vacances.

— Oh papa, je travaillerai comme *trente*.

— Comme *trente*? Ah paresseux! Pif, paf.

Le fils avait oublié que son père était député.

Toujours à propos de distribution des prix. — Un professeur de l'Université qui a de bons sentiments, vient d'être décoré; le soir il s'agenouilla devant un crucifix, et dit avec componction :

« — O mon Dieu! vous savez que ni vous ni moi ne l'avons méritée! »

Vive la République. — Les lycéens de Lyon, obligés d'interrompre la distribution des prix, à cause d'une pluie torrentielle qui distribuait autre chose que des prix sur la tête des lauréats et de leurs parents, les lycéens se séparèrent en criant *Vive la République*, et accompagnèrent l'inspecteur général, le préfet et le proviseur en poussant ce cri malsain de toute la force de leurs jeunes poumons.

Ceci nous révèle beaucoup mieux ce que valent l'éducation et les études du lycée que le discours du président et la proclamation des prix.

Je ne le ferai plus. — Un professeur nous adresse à titre d'apologue, sans doute, la nouvelle suivante pour nous apprendre la charité :

QU'EST-CE QUE LA CHARITÉ?

« Un instituteur a, dans son école, un lutin qui ne veut pas apprendre son catéchisme. Après avoir fait réciter les autres, il l'appelle vers son escabeau, tout à côté de lui.

Et le secouant par la veste : Qu'est-ce que la charité? — Pas de réponse.

Et lui tirant les cheveux : Qu'est-ce que la charité? — Rien.

Et lui allongeant les oreilles : Qu'est-ce que la charite? — Mais je ne peux pas le savoir, puisque vous ne le savez pas vous-même.

— Comment, polisson, je ne sais pas ce que c'est que la charité.

— Mais non, si vous le saviez, vous ne me tireriez pas les cheveux et les oreilles. »

Nous tâcherons de nous corriger après les vacances, mais si les professeurs que nous corrigeons vertement, profitaient de ce temps de repos pour apprendre le catéchisme, nous serions tous corrigés, et ce ne serait pas un mal.

ENSEIGNEMENT CLASSIQUE.

RHÉTORIQUE.

Discours latin (1).

Nehemias, nobilis Judæus, e genere sacerdotali, apud Artaxerxem, regem Persarum, gratia præstans et pincernæ munere fungens, litteras obtinuerat quibus ipsi potestas fiebat ædificandi muros civitatis, templumque Hierosolymitanum instaurandi. Obstabant circumjacentes populi, Samaritani præcipue, adversus reduces Judæos invidia flagrantes, necnon e Judæis quidam, paternæ religionis obliti, legique Mosaicæ jamdudum infideles. Favebant vero sacerdotes et levitæ et quotquot Judæi e captivitate Babylonica liberati, memoresque veteris fidei ac promissionis divinæ. Postquam Nehemias, de nocte circumiens, paucissimis viris ipsum comitantibus, loca cuncta perlustrasset, ac ruinas civitatis propriis vidisset oculis, tantamque calamitatem amarrissimis lacrymis deflevisset, magistratus, sacerdotes, optimates in domum suam convocat, orationemque ad eos habet, quæ in textu Sacro (II Esdr. ii, 17) sequentibus verbis ad compendium revocata legitur : « Vos nostis afflictionem in qua sumus, quia Jerusalem deserta est et portæ ejus consumptæ sunt igni. Venite et ædificemus muros Jerusalem et non simus ultra opprobrium ». Simulque indicavit manum sive protectionem Domini, qua fretus erat, et mandata regis quæ deferebat secum, omnesque adstantes ad magnos animos concipiendos adhortatus est, ita locutus ut *confortatæ sint manus* omnium *in bono*.

Hæc Nehemiæ oratio conscribatur.

Discours français (2).

Après le meurtre de Charles Ier (30 janvier 1649), Olivier Cromwell, sous le titre de protecteur, était devenu souverain absolu des trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Bossuet, dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, trace le portrait de l'usurpateur et

(1) Université de Louvain. — Concours de 1874.
(2) Université de Louvain. — Concours de 1874.

montre l'astuce avec laquelle, sous prétexte de liberté, il avait su réduire tout en esclavage. Après des succès qui étonnèrent le monde, et de terribles leçons données aux rois et aux peuples, le régicide Cromwell mourut le 3 septembre 1658, et son fils aîné Richard fut reconnu protecteur de la République anglaise. C'était un homme sans talents et sans énergie. Aussi se hâta-t-il d'abdiquer le protectorat, qui lui pesait. L'autorité souveraine passa aux restes du Parlement qui avait condamné Charles Ier à la peine capitale. Sur ces entrefaites, George Monk, ancien général royaliste, alors gouverneur de l'Ecosse, conçut le projet de rétablir la Monarchie. Après s'être entendu secrètement avec Charles II, héritier légitime du trône, alors retiré dans les Pays-Bas, Monk entre en Angleterre à la tête de 12,000 vieux soldats; il détruit les restes du parti républicain, pénètre jusqu'à Londres, casse le Parlement factieux, en fait choisir un autre et lui communique son dessein de restaurer la royauté des Stuarts. Un enthousiasme universel accueille ces ouvertures; Londres se déclare pour la cause royale; des commissaires du Parlement vont déposer aux pieds du Souverain les vœux et les présents du peuple des trois Royaumes, et inviter le prince exilé à remonter sur le trône de ses ancêtres. Charles II part de La Haye sur un vaisseau de la flotte anglaise et débarque à Douvres, le 26 mai 1660. Monk était allé à sa rencontre et l'attendait sur le rivage. Le roi embrassa le général, et, voyant une foule immense et ivre de joie, il s'écria : *Où sont donc mes ennemis ?* Monk, en ce moment, entouré de ses officiers et d'une députation du Parlement, adresse au roi un discours de félicitation et de bienvenue, où il se fait l'interprète du bonheur et des espérances d'un peuple, égaré un moment, mais revenu, après de terribles épreuves, aux sentiments de son ancienne et loyale fidélité.

Faites le discours du général Monk.

Version latine.

LA MORT EST UN BIEN.

Humani generis gravis est et summa querela
Quod nulli parcat duræ sententia mortis.
Hanc omnis ætas, hanc sexus abhorret uterque ;
Hanc detestatur pariter cum paupere dives,
Cum puero juvenis, vir cum sene, sanus et æger...
Mors igitur cunctis odiosa, nocensque videtur,
Qui fragilis vitæ finem, quasi damna, queruntur :
Quos ratione carens vulgaris opinio ducit.
Nam quidquid natura potens jubet esse necesse,

Quodque suis spatiis distinguit providus ordo,
Insipienter agis quisquis reprehendere tentas.
Quis sanus queritur tenebras succedere luci?
Quis quod decurrit per tempora quattuor annus?
Ver aperit fructus quos fervida decoquit æstas;
Maturos legit autumnus, sed bruma recondit,
Annum concludens, gelidæque simillima morti
Decutit arenti marcentes arbore frondes,
Constrictosque vetat producere gramina campos.
Naturæ lex est, ut sit reparabile nulli
Præteritum tempus, sint præteritura futura,
At præsens possit vix exspectare loquentem.
Quis tantam sibi, quæso, fugam velit esse perennem?
Ex utero matris quum parvulus editur infans,
Ceu pecus ignorans quid sit, quo tendat et unde,
Incipit in stadio primos tunc ponere gressus,
Currit, et ad pueri crescendo pervenit annos.
At puer in juvenem per deflua tempora transit,
Unde vir efficitur, post hæc subit ægra senectus,
Cedit et hæc senio, senium mors ultima finit.
Prætereunt horæ, nec ad anteriora recursus
Esse potest ullus, nisi quod mens gesta recenset.
Cur magis ergo doles senium decedere morti
Quam quod decessit senio matura senectus?

MARBODE, év. de Rennes (XIe siècle).

LE LION ET LE MOUCHERON.

Analyse littéraire.

(Voir notre numéro d'août, p. 376).

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

La Fontaine semble indiquer, dans cette fable, une double moralité; mais, en réalité, la moralité et partant le sujet sont un. L'orgueil puni, voilà la leçon, profondément morale, qui fait le fond de l'apologue; les deux autres n'en sont, pour ainsi dire, que les petits côtés. Peut-être la vue, ordinairement courte, du fabuliste, ne s'est pas élevée jusque

là. Du moins, vaut-il mieux penser qu'il veut laisser au lecteur le plaisir de tirer lui-même cette conclusion naturelle de son œuvre, et qui, seule, en explique l'unité.

Ce qui est merveilleux dans la conception du poète, c'est l'idée qu'il a eue d'abaisser l'*orgueil* du lion par la *vanité* du moucheron, qui, victime lui-même de cette *vanité*, périra misérablement, non par la griffe du lion vaincu, — ce serait encore trop d'honneur,— mais dans la toile d'un vil insecte, d'une araignée, qu'il rencontre comme par hasard. Il comble les personnages de gloire : le lion, c'est le roi des animaux ; le moucheron deviendra le vainqueur du lion ; puis il les abandonne à leur orgueil, qui les précipite dans les châtiments les plus humiliants ; enfin, du contraste il fait sortir la leçon plus terrible, plus durable. Ainsi (s'il est permis de citer Bossuet à propos de La Fontaine) fait le grand orateur, quand il montre la grandeur et l'orgueil des hommes s'abîmant dans le tombeau. Il reste à réaliser cette pensée première si féconde, à mettre en action les personnages, à marquer le caractère de chacun et à les distinguer sur un fond commun, l'*orgueil* ; il reste à montrer cet orgueil dans son commencement, ses progrès et sa fin, qui doit être sa propre punition.

EXPOSITION. — L'exposition est dramatique, courte et sobre. Dès les premiers mots, chaque personnage revêt son caractère particulier. Comment mieux exprimer l'orgueil du lion, que par ce début si vif, si plein d'outrageant mépris ? *Va t'en* !... Que cette parole, la première qui sort de la bouche du lion, contient, même dans son espèce de trivialité, d'arrogance et d'insulte ! On pourrait croire que sa force ne serait point surpassée ; mais le poète trouve le moyen d'enchérir encore. Le vers se déroule orgueilleusement, graduellement, fortifié par chaque mot, qui ajoute un nouveau trait, jusqu'à cette écrasante apostrophe, qui serait basse ailleurs, mais qui, dans la bouche du lion, est la plus haute expression de son *orgueil*. — *Excrément de la terre* !... Le lion n'en dit pas davantage ; il a conscience de sa force, et c'est même parce qu'il en a un peu trop, qu'il est coupable.

Le moucheron, au contraire, se redresse d'un air effronté ; il veut paraître grand, et il est petit ; il a besoin de preuves, il cite l'exemple du bœuf, *qu'il mène à sa fantaisie*. C'est la petite *vanité* piquée, outrée, qui éclate en provocations soudaines, qui ne se croit pas toute-puissante, mais qui veut le paraître. Aussi est-elle, à nos yeux, plus odieuse que l'*orgueil* ; l'orgueil, du moins, a-t-il quelque raison d'exister ; aussi peut-être sera-t-elle plus sévèrement punie. La guerre est donc engagée, le nœud est fait, l'intérêt est en suspens.

NOEUD. — Un moucheron, qui pique un lion, le harcelle, l'abat, semble d'abord un sujet de description bien simple et bien court. Cepen-

dant, de cette stérilité apparente, la verve de La Fontaine fait naître plusieurs péripéties, une suite de petits tableaux tour à tour grandioses ou émouvants.

Quelle gravité dans les apprêts du combat du moucheron!

Dans l'abord, il se met au large,
Puis, prend son temps...

Quelle solennité!

Il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.

Sa *vanité* a besoin d'appeler tout le monde au spectacle.

Fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle.

Dans cette image, nous voyons les évolutions rapides de l'insecte se précipitant, la gueule et les yeux du lion, où se marque principalement la fureur.

Il rugit... Cette césure, suspendue au commencement du vers, tient dans l'attente; on écoute, on croit entendre le prolongement de la terrible voix; on fait plus : *on se cache, on tremble à l'environ.* — Admirable progression, couronnée par le trait le plus fort, le plus étonnant par le contraste, je veux dire la réflexion, comme incidemment jetée par le narrateur...

Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.

Après ce tableau du premier triomphe du moucheron, on semble reprendre un peu haleine, mais c'est pour courir à des scènes nouvelles. *Un avorton de mouche*... Ce n'est donc pas une mouche, ce n'en est que l'avorton.

En cent lieues le harcèle...

Énergique concision, qui nous laisse entrevoir la fuite incessante du lion et l'acharnement de son ennemi.

Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau...

Actions répétées, marquant l'activité et le fort du combat.

L'invisible... pittoresque d'image.

L'invisible ennemi triomphe et rit de voir...

C'en est donc fait; la victoire se déclare. Mais que le rire du moucheron est *vaniteux* et insultant! On s'indigne, avec le poète, de voir

Qu'il n'est griffe, ni dent, en la bête irritée,
Qui de le mettre en sang ne fasse son devoir.

Cette réflexion a, d'ailleurs, le mérite de ramener à la pensée fondamentale.

Le malheureux lion... On commence à le plaindre : son châtiment est déjà si grand ! Mais il faut qu'il s'achève.

Le malheureux lion se déchire lui-même,
Bat l'air qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat...

Ces vers, tout d'harmonie imitative, suivent merveilleusement, dans leur marche lente ou coupée, les derniers efforts de l'animal, qui se débat en vain, jusqu'à ce qu'il *reste sur les dents.* C'est le dernier trait du portrait du lion. Qu'on le rapproche du premier : — *Va-t-en...* et l'on mesurera, d'un regard, par la distance parcourue, la grandeur de son *orgueil* et la grandeur de son *châtiment.*

DÉNOUEMENT. — De prime abord, l'action, dans cette fable, paraît être double, comme la moralité; mais, proprement, il n'y a qu'un acteur, c'est l'*orgueil.* Nous l'avons vu *puni* dans le lion ; nous devons le voir *puni* encore dans le moucheron ; et, chose remarquable, il sera *puni* au moment où il semblera le plus triomphant, ou mieux, ce sera ce triomphe même qui va causer son *châtiment.* Aussi, comme le poète semble se complaire à le décrire !

L'insecte, du combat se retire avec gloire...

Progression majestueuse, qui rappelle le *decoratum ovantemque incedentem* de Tite-Live.

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire...

C'est le dernier pas de la vanité du moucheron, qui le pousse à sa ruine. — *Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin...* comme par hasard, on ne s'occupe pas de lui, au point de préparer sa perte.

L'embuscade d'une araignée ;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle sublime simplicité dans ce dénouement ! Comme il contraste avec la pompe et le fracas du reste de la fable ! Quel combat ! Quelle victoire ! Quel triomphe sur un lion, et tout cela finit à l'embuscade d'une araignée !

En résumé, cette fable est un petit drame, mais un beau drame. Élévation de la morale, simplicité et puissance des moyens, magie du style, qui tour à tour s'élève ou s'abaisse naturellement et sans effort, qui prend sans cesse, et avec un égal bonheur, tous les tons, la rapidité et

la vivacité de la narration, la pompe, la richesse et l'harmonie imitative de la description, l'éclat et l'imprévu du drame, ou la grandeur et la magnificence de l'épopée; aisance enfin, qui semble faire croire que toutes ces belles choses n'ont rien coûté au poète, et qui en double le prix aux yeux du lecteur, voilà ce qui fait le charme de cette fable; voilà, entre autres titres, ce qui a valu à La Fontaine le surnom d'*Inimitable*.

P. de G.
(N.-D. de Garaison, H.-Pyr.)

SECONDE.

Version grecque.

Théodoret à Apellion. — Il lui recommande Célestiacus, chassé de Carthage par l'invasion des Vandales.

Τὰ Καρχηδονίων πάθη, τῆς Αἰσχύλου καὶ Σοφοκλέους τραγῳδίας, ἴσως δ'ἂν καὶ τὴν ἐκείνων ἐνίκησε γλῶτταν τὸ μέγεθος τῶν κακῶν. Ἡ γὰρ πάλαι καὶ Ῥωμαίοις δυσάλωτος, μᾶλλον δὲ ἡ τῇ μεγίστῃ Ῥώμῃ πολλάκις περὶ πρωτείων ἐρίσασα, καὶ τὸν ἔσχατον αὐτῇ κίνδυνον ἐπιστήσασα, νῦν βαρβάρων γεγένηται πάρεργον. Οἱ δὲ τὴν πολυθρύλλητον αὐτῆς κοσμοῦντες βουλὴν εἰς πᾶσαν ἀλῶνται τὴν οἰκουμένην, ἀφορμὴν ἔχοντες βίου τῶν φιλοξένων τὰς χεῖρας. Κινοῦσι δὲ τοῖς ὁρῶσι δάκρυα, καὶ διδάσκουσι τῶν ἀνθρωπείων πραγμάτων τὸ σφαλερόν τε καὶ εὐρίπιστον. Πολλοὺς μὲν οὖν καὶ ἄλλους ἐθεασάμην ἐκεῖθεν ἐληλυθότας, καὶ δέος ἐδεξάμην. Οὐ γὰρ οἶδα, κατὰ τὴν Γραφήν, « Τί τέξεται ἡ ἐπιοῦσα ». Ἄγαμαι δὲ οὐχ ἥκιστα τὸν θαυμασιώτατον καὶ μεγαλοπρεπέστατον Κελεστιακόν; φέρει γὰρ γενναίως τὴν συμφοράν, καὶ τὴν τῆς εὐπραξίας μεταβολὴν ἀφορμὴν ποιεῖται φιλοσοφίας, καὶ τῶν ὅλων τὸν Πρύτανιν ἀνυμνεῖ, καὶ τοῦτο συμφέρον ὑπείληφεν, ὅπερ ἐκεῖνος ἢ γενέσθαι προσέταξεν, ἢ γινόμενον οὐκ ἐκώλυσεν. Ἄρρητος γὰρ τῆς θείας προμηθείας ὁ λόγος.

Version latine.

Exhortation à aimer Dieu pour ses bienfaits.

(Seconde Partie. — Voir la 1re partie dans le No d'août, p. 379).

Accendis pinguem quæcumque in lumina pinum;
  Nobilibus mensis cerea flamma micat.
Nec modo terreno tantum servire jubetur
  Per varios usus subdita terra homini;

Ipse etiam quidquid fertur prope nubila, quidquid
Alto subductum volvitur in pelago,
Nunc fallente cibo, nunc texto in retia lino,
Artibus innumeris inde vel inde petis;
Et tibi nunc imo trahitur de gurgite piscis,
Aere nunc summo decipiuntur aves.
Agmina venanti prorumpunt densa ferarum
Icta procul jaculis, vel laqueata plagis.
Prona petis ferro, canibus fugientia sistis,
Contundis frenis ora ferocis equi.
Ad juga panda boves cogis, ad mulctra capellas;
Distillant crispis dulcia mella favis.
De saxis gemmas, aurum producis arenis,
Lentaque de terris igne metalla coquis;
Gramina discernis tristes medicantia morbos,
Pellis lethiferum sedulus arte malum.
Quin etiam ut merces peregrino a littore sumas,
Et tua des aliis atque aliena petas,
Flumina remigio percurris et æquora velo;
Ibis longinquas absque labore vias.
Aut si formidas pelagus, carpenta movebis,
Seque tuis sternet terra notanda rotis.
Tunc si jactatum quærit blanda otia corpus,
Humida pulvereum balnea suscipient,
Atque cavo tota spoliatus veste lavacro,
Marcida perdomitis membra fovebis aquis.
Tot tantisque bonis Domini tibi munere partis
Quid tandem dignum reddis amore pio?
Aut quibus hæc opibus, quibus et persolvere donis,
Vel quanto poteris pendere servitio?
Nec tamen hæc Dominus, cujus sunt omnia, quærit;
Sufficit ut Dominum servus amatus ames.

S. Orient. *Commonit.*

TROISIÈME.

Thème latin.

(Voir le texte dans le N° de juillet 1874, p. 282).

De Antoninis.

Imperium, regnante Nerva, interquiescere cœpit; propter suam senectutem, Nerva rem publicam restaurare non valuit; sed, ut duraret publica quies, Trajanum successorem adscivit. Res publica, intus quieta

forisque victrix, optimum principem mirata est. Trajani enim ea erat sententia, oportere se erga cives eum esse, quem ipse, si privatus fuisset, principem habere voluisset. Quemquidem principatum, rei publicæ tam utilem, excepit Adriani principatus, bono maloque mixtus. Quum ipse militariter parceque viveret, militarem disciplinam firmavit, provincias levavit, eoque regnante floruerunt artes. Barbaris, qui finibus imperii imminebant, armis et auctoritate metum intulit. Utinam crudelissimis flagitiosissimisque facinoribus tam clarum principatum non dedecorasset! Visus est tamen id in quo peccaverat resarcire fœdatamque gloriam restituere, Antoninum Pium adoptando, qui philosophum Marcum-Aurelium adoptavit.

O. M.,
Élève de M. l'abbé L. P., à Gélos, près Dax.

Version latine.

Bucéphale.

(Voir le texte dans le N° de Juillet 1874, p. 282).

Alexandre eut le bonheur de posséder un cheval très-rare; on le nommait Bucéphale, soit à cause de son regard menaçant, soit à cause d'une tête de bœuf qui était empreinte sur son épaule. Il provenait des écuries de Philonicus, et avait coûté, dit-on, treize talents. Alexandre, encore enfant, s'était épris de sa beauté. Lorsque ce cheval était paré du harnais royal, il ne se laissait monter que par Alexandre; en toute autre circonstance, le cavalier lui était indifférent. On dit que, dans les batailles, il avait tant d'ardeur pour le servir que, à l'attaque de Thèbes, quoique blessé, il ne souffrit pas qu'Alexandre montât un autre cheval. On raconte encore de lui d'autres traits de ce genre. Aussi, lorsqu'il mourut, ce fut le roi lui-même qui conduisit ses funérailles; et autour de son tombeau, Alexandre fit bâtir une ville qui fut nommée Bucéphalie en son honneur. De même on rapporte que le cheval de César ne voulait être monté que par le dictateur, et que ses pieds de devant étaient comme des pieds d'homme. Les chevaux sont si dociles, que l'on dit que, chez les Sybarites, toute la cavalerie était habituée à exécuter une sorte de danse au son des instruments. Les chevaux prévoient la bataille, pleurent leurs maîtres tués, et quelquefois versent des larmes de regret. Lorsque le roi Nicomède périt, son cheval refusa toute nourriture et mourut. O. M.

Version grecque.

Bonheur de la vie céleste.

Ὁ παρὰ τοῦ Θεοῦ ἐπαινούμενος, οὐ μίαν, οὐδὲ δύο καὶ τρεῖς ἡμέρας, ἀλλὰ διὰ παντὸς τοῦ αἰῶνος πομπεύει στεφανηφορῶν, καὶ γυμνὴν οὐκ ἂν ποτε ἴδοις τῆς δόξης ἐκείνης τὴν τοῦ τοιούτου κεφαλήν. Οὐ γὰρ ὡρισμέναις ἡμέραις ὁ τῆς πανηγύρεως ταύτης περιγέγραπται χρόνος, ἀλλὰ πρὸς τὴν ἀθανασίαν τῶν μελλόντων ἐκτείνεται. Ταύτης τῆς λειτουργίας οὐκ ἄν ποτε γένοιτο πενία κώλυμα, ἀλλὰ δυνατὸν καὶ τὸν πένητα λειτουργῆσαι ταύτην τὴν λειτουργίαν, καὶ μάλιστα τὸν πένητα, ἅτε πάσης ἀπηλλαγμένον φαντασίας βιωτικῆς. Οὐ γὰρ δαπάνης χρημάτων καὶ περιουσίας, ἀλλὰ ψυχῆς δεῖ καθαρᾶς καὶ σωφρονούσης διανοίας.

S. Joann. Chrysost.

QUATRIÈME.

Version latine.

Canis cujusdam astutia.

Ut inter homines, ita quoque inter bestias
Ingenia quædam singularia eminent.
Animantes autem, ex moribus generis sui
Consideratæ, quantum intelligentia
Aliquando norint sociis antecellere,
Brevi hoc exemplo nunc mihi probandum venit.
Tres in culina dum ad focum cubant canes
Tempore hiemali, quartus en supervenit;
Qui, quum videret idoneum locum sibi
Nullum relictum, excogitavit hanc viam
Id obtinendi quod volebat. Se foras
Repente proripit, et quam maximis potest
Viciniam omnem commovet latratibus.
Quibus excitati, qui cubabant ad focum,
Statim allatrantes exeunt: at hic simul
Furtim regressus in culinam, quem locum
Sibi arbitratur commodissimum, occupat.
Animalia autem hujusmodi quis est sophus
Qui persuadere possit nihilo plus meris
Automatis sapere? Si cochlea vel ostreum
Dicantur esse machinæ versatiles,

Parum repugnem; sed canem hunc, æque suis
Inservientem commodis ac si foret
Veterator aliquis ultima ex Normannia,
Quicumque sensu destitutum dixerit,
Rationis expers ipse videbitur mihi.

DESBILLONS, X, 10.

SIXIÈME.

Version latine (1).

Cum redeundi moras faceret junior Tobias, causa nuptiarum, sollicitus erat pater ejus Tobias, dicens : Putas quare moratur filius meus, aut quare detentus est ibi ? Putasne Gabelus mortuus est et nemo reddet illi pecuniam ? Contristatus autem nimis ipse, et Anna uxor ejus cum eo, cœperunt ambo flere, eo quod die statuto minime reverteretur filius eorum ad eos. Flebat igitur mater irremediabilibus lacrymis, atque dicebat : « Heu ! Heu me ! fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ, spem posteritatis nostræ? Omnia sunt in te uno; habentes te, non debuimus dimittere a nobis ». Cui dicebat Tobias : « Tace, et noli turbari; sanus salvusque est filius noster; fidelis enim est vir ille cum quo misimus eum ». Illa autem nullo modo mœstitiam superare poterat, sed quotidie exiliens circumspiciebat, et circuibat vias omnes, per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem. Sedebatque anxia secus viam quotidie, in supercilio montis, unde respicere poterat de longinquo. Dum autem e loco excelso specularetur adventum ejus, vidit agnovitque filium, et currens nuntiavit viro suo dicens : « Ecce venit filius tuus ». Tunc præcucurrit canis, qui simul fuerat in via; et quasi nuntius adveniens, blandimento suæ caudæ gaudebat. Cito consurgens cæcus pater, cœpit offendens pedibus currere; et, data manu puero, occurrit obviam filio suo; et suscipientes eum parentes flentesque præ gaudio flentem osculati sunt, cumque adorassent Deum et gratias egissent, narraverunt omnibus beneficia Domini quibus cumulati fuerant.

Thème latin (2).

Romulus fonda la ville de Rome à l'endroit même où il avait été exposé. Mais c'était moins une ville qu'une image de ville qu'il avait créée, puisque les habitants faisaient défaut. Cependant la nouvelle cité

(1) Université de Louvain. — Concours de 1874.
(2) Université de Louvain. — Concours de 1874.

s'accrut par des conquêtes et des artifices que racontent les anciens historiens de Rome. En peu de temps, elle devint si peuplée et si puissante, qu'elle eut besoin de soldats pour la défendre et de magistrats pour la gouverner. Romulus enrôla les jeunes gens, leur donna des armes et des chevaux, et les chargea de veiller à la sécurité des habitants et à la défense du pays. Il choisit parmi les vieillards cent hommes qu'il nomma *Pères* à cause de leur autorité, et *Sénateurs* à cause de leur âge. Ceux-ci devaient, par leur sagesse et leurs conseils, aider le roi dans le gouvernement de l'État. On raconte que Romulus disparut subitement au milieu d'un orage. Il ne laissa point de postérité, et Rome demeura privée de roi pendant une année entière.

Alors on choisit pour successeur de Romulus un homme distingué par sa justice et sa piété. Il s'appelait Numa Pompilius, et demeurait à Cures, ville des Sabins. Il résista longtemps avant d'accepter la royauté; mais, quand il fut roi, il comprit, quoique païen, que son peuple, encore nculte et farouche, avait besoin d'instruction religieuse, et ne pouvait être dompté et adouci que par la crainte de la divinité. Il institua donc des fêtes et des rites sacrés et ordonna au peuple de les observer fidèlement. C'est ainsi que ces hommes grossiers devinrent plus obéissants aux lois, plus fidèles à leur prince, plns doux les uns envers les autres. Cette manière d'agir fut plus efficace pour le bonheur de la ville que les lois même les plus sages. Numa accomplit ce que Romulus avait commencé. Les Romains conservèrent pendant longtemps la piété que Numa leur avait enseignée, et cette vertu, tant qu'ils la gardèrent, les éleva au-dessus de tous les autres peuples païens, dont l'histoire nous a gardé le souvenir.

RÉCRÉATIONS LITTÉRAIRES.

SOLUTIONS.

18. Dicent : Arcella sub ea ortus noster amicus.
Quercubus his subter ramodis vivere cœpit;
Hic recubans istas vitam transegit ad undas,
Ponitur et tumulus campis florentibus istis.

20. Paulus, cui verum cognomen jure *Molestus*,
Esse poeta cupit, teneat quo certius illud.

21. Dormit in æternum tumulo jam mutus in isto
Paulus grandiloquus, qui semper mira canebat;
Laus Domino, requies defuncto debita detur!
In terra tandem nostræ aures pace fruantur!

22. Gloria sola cibus Brunii : macilentus ut ecce!

23. Usque valet stultus : Baurum non vidimus ægrum.

24. Infirmum ob stomachum modico vino utere. Vini
Quam satis est docto copia parva viro!
Sic ab eo in somnis nullum patiere gravamen;
Sic tibi gratia quies, nec dolor ullus erit.

25. Sobrius esto bibens vinum; nunquam ebrius esto :
Nam res est nimium luxuriosa merum.

26. Si quis sectatur, potans nimis, ebrietatem,
Hunc vere castum credere non potero.

P. S.
(Belmont, Aveyron).

Un de nos lecteurs nous a signalé une faute de quantité dans la pièce de vers insérée dans notre dernier numéro. L'auteur de la pièce nous prie de remplacer, par le distique suivant, celui où se trouve ce *lapsus* (p. 375, vers 11-12) :

Tuque, o sancte puer, prece da nos tecta subire
Jam tua, da mores posse referre tuos.

Nous saisirons cette occasion pour corriger une autre faute de quantité qui n'est que le résultat d'une faute d'impression. Dans le numéro de juin, p. 190, vers 5, au lieu de « subri*des* amanter », il faut lire « subri*det* amanter ».

Le Gérant,
E. TROTMAN.

Bourges, E. Pigelet, imp. de l'Archevêché, rue Joyeuse, 15.

BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS, 82, RUE BONAPARTE, PARIS.

Viennent de paraître :

VIE DES SAINTS

ET DES PERSONNAGES MORTS EN ODEUR DE SAINTETÉ

Par le R. P. GIRY

NOUVELLE ÉDITION DE 1874, REVUE AVEC SOIN, COMPLÉTÉE JUSQU'A NOS JOURS ET AUGMENTÉE DE PLUS DE DOUZE CENTS VIES NOUVELLES Y COMPRISES LES VICTIMES DE LA COMMUNE DE PARIS 1871

Par M. l'abbé GUILLAUME

Professeur au grand Séminaire de Verdun, continuateur de l'*Histoire de l'Eglise* de Rohrbacher, etc. — Honoré de l'approbation de Mgr l'évêque de Verdun.

4 forts vol. in-4° à deux colonnes, de plus de 800 pages. — Prix : 44 fr.

Ces quatre volumes renferment la matière de 25 volumes in-8° ordinaires et sont d'une exécution typographique remarquable.

SAINT PAUL

ÉTUDIÉ EN VUE DE LA PRÉDICATION

Par M. l'abbé DOUBLET

Chanoine honoraire, professeur d'Ecriture sainte au grand Séminaire d'Arras.

Trois beaux volumes in-12. — Prix 10 fr. 50

LA SAINTE BIBLE

CONTENANT

1° Le texte sacré de la Vulgate; 2° La Traduction française du R. P. de Carrières; 3° La Concordance générale et indicative de tous les Livres saints; 4° Une Synopse évangélique ou une Concordance textuelle et complète des quatre Evangiles; 5° Les Commentaires de Ménochius; 6° Des Préfaces nouvelles sur chacun des Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et des Notes historiques et théologiques.

METTANT CONTINUELLEMENT LE TEXTE SACRÉ EN RAPPORT AVEC LES TRAVAUX ET LES DÉCOUVERTES DE LA SCIENCE ACTUELLE

PAR M. L'ABBÉ DRIOUX

Docteur en théologie, Vicaire gén., ancien prof. du grand Séminaire de Langres, Traducteur de la *Somme de saint Thomas*.

AVEC L'APPROBATION DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES ET DE Mgr L'ÉVÊQUE DE SAINT-CLAUDE.

8 magnifiques vol. in-8°, imprimés sur caractères neufs.

Papier vergé, prix : **44** fr. *Papier vélin,* prix : **36** fr.

BIBLIA SACRA

VULGATÆ EDITIONIS SIXTI V PONTIFICIS MAXIMI, JUSSU RECOGINTA ET CLEMENTIS VIII AUCTORITATE EDITA

NOVA EDITIO ACCURATISSIME EMENDATA

Libris apocryphis, pluribus indicibus loeupletata, a DD. Archiepiscopo Parisiensi approbata, et concordantia quatuor Evangeliorum aucta.

Deux vol. in-18 jésus. Prix : **8** fr.

Le même. Un magnifique volume in-18 jésus. Prix : **8** fr.

Cette *Bible* est augmentée d'une synopse évangélique ou concordance textuelle des quatre Evangiles, d'après *Tischendorf.* Les versets mis en regard sur plusieurs colonnes seront d'une grande facilité dans les recherches des textes de l'Ecriture sainte. La typographie en caracteres neufs et sur papier laminé ne laisse rien à désirer Cette édition, en un volume ou en deux volumes, d'un format très-élégant, est recommandée aux personnes qui désirent un livre portatif, complet, d'une belle exécution et pouvant se relier en un seul volume d'une petite dimension.

MAISON BOUASSE-LEBEL ET ANCIENNE MAISON BASSET RÉUNIES
29, rue Saint-Sulpice, 3, rue Garancière, Paris.

PUBLICATIONS CLASSIQUES

TABLEAUX SYNOPTIQUES

DES ARTS, DES SCIENCES ET DES MÉTIERS

COLLECTION CURIEUSE ET UTILE DE 172 TABLEAUX COMPOSÉS D'ENVIRON
13,000 FIGURES ACCOMPAGNÉES DE TEXTE

Format 0,72 *sur* 0, 55; *en noir, de* 1, 25 *à* 3 *fr.*

Astronomie, météorologie..	5	Arithmétique, géométrie....	8
Géographie et panoramas..	11	Architecture, constructions.	17
Histoire...................	18	Mécaniques, sciences physique..................	16
Art héraldique............	6	Tableaux divers...........	14
Guerre et marine.........	11	Histoire naturelle..........	40
Calligraphie, dessin........	10		
Agriculture................	17		

Extrait du journal les *Mondes*, publié sous la direction de M. l'abbé *Moigno :*

L'*Encyclopédie Bouasse-Lebel* est une œuvre de vulgarisation. Elle s'adresse à tout le monde, mais surtout aux travailleurs ménagers de leurs temps; on pourrait l'intituler l'*Enseignement par les yeux*. Elle se compose d'un grand nombre de *tableaux synoptiques* d'où les phrases sont écartées le plus possible, pour ne laisser de place qu'aux faits exprimés d'une manière palpable par de nombreuses figures. Avec ces tableaux pas d'efforts d'intelligence, l'objet frappe la vue et va droit jusqu'à la mémoire la plus rebelle, pour s'y fixer nettement et profondément.

Avec les tableaux synoptiques, la science *se fait petite;* elle séduit et captive les esprits les plus craintifs ou même les plus rebelles. Prenons, par exemple, la Botanique : Quoi de plus effrayant, quoi de plus compliqué que les volumineux traités des savants?... Quoi de plus simple au contraire, quoi de plus facile à saisir que la botanique résumée et condensée dans les trois tableaux de l'*Encyclopédie Bouasse-Lebel.* Et cependant, ces trois tableaux présentent à l'œil l'ensemble bien complet de tous les éléments de cette science, et sa classification avec un échantillon de chaque classe et de chaque ordre. On est presque tenté après les avoir examinés, de dire : *N'est-ce donc que cela?...* Et l'on entreprend gaiement cette étude qui tout à l'heure paraissait si redoutable.

Au point de vue de l'hygiène, quoi de plus intéressant que les tableaux des plantes toxiques, l'hygiène de la ferme, de la basse-cour, etc., etc... Mais il me faudrait citer tout le catalogue.

Qu'il me suffise de rappeler que j'ai utilisé moi-même de la manière la plus satisfaisante dans des cours publics, beaucoup de ces tableaux synoptiques en les projetant sur écrans.

Je le répète, je crois cette œuvre bonne et utile, et je suis heureux que M. Bouasse-Lebel la mette à la portée d'un plus grand nombre de personnes en la reproduisant sous forme d'albums. L'Abbé MOIGNO.

20 Albums synoptiques sur l'histoire naturelle
noir, **1** fr. **39**; en couleur, **3** fr. **20**; port, **10** c.

GÉOGRAPHIE

Atlas de la France par départements (0,90 sur 0,60), **85** centimes.

MODÈLES DE DESSIN

Collection des chefs-d'œuvre de Raphaël, honorée d'une médaille et d'un bref de N. S. P. le Pape, Pie IX.

PUTOIS-CRETTÉ, Éditeur, rue de Rennes, 90. à Paris.

Vient de paraître la 9e édition *de*

D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

COMPLÉMENT

DE L'HISTOIRE DE FRANCE ET DU COURS D'HISTOIRE NATURELLE

Par J. CHANTREL

DE 1789 A NOS JOURS.

Un beaû volume in-12 de 800 pages, broché ou cartonné, franco, 4 fr.

NOUVEAU COURS

D'HISTOIRE UNIVERSELLE

Par J. CHANTREL

COURS COMPLET (3e édit.) : Hist. ancienne, 2 vol. 5 fr. — Hist. du Moyen-Age, 2 vol., 5 fr. — Histoire mod. 2 vol., 5 fr. — Hist. de l'Eglise, 2 vol., 6 fr. — Hist. de France, 2 vol. 5 fr.

HISTOIRE CONTEMPORAINE (9e édit.) depuis la Révolution de 1789 jusqu'aux derniers événements après la Commune, 1 très-fort vol. in-12, 700 pages, 4 fr.

COURS ABRÉGÉ : Les mêmes ouvrages que ci-dessus en 5 vol. in-12. Chaque vol. séparément : 3 fr.

COURS ÉLÉMENTAIRE : Les mêmes ouvrages que ci-dessus en 5 petits vol. in-12. Chaque vol. 1 fr.

NOUVEAU COURS DE LITTÉRATURE : Style, Poésie, Composition. 1 vol., 3 fr. — Rhétorique, 1 v., 3 fr. — Abrégé suivi d'un précis de l'histoire des littératures grecque, latine et française, 1 vol., 3 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE DE

CH. TARANNE

33, rue Cassette, à Paris.

Bouix (R. P. Marcel.) S. J. — Memoriale B. Petri Fabri primi S. Ignatii de Loyola alumni, nunc primum in lucem editum; un gros vol. in-8° broché. Titre noir. 8 fr.

Bouix (R. P. Marcel) de la Comp. de Jésus. — Mémorial du B. Pierre Lefèvre, premier compagnon de S. Ignace de Loyola, traduit pour la première fois en français. Un gros vol. in-8°. Titre rouge et noir. 8 f.

Meindre (A. J.) — Histoire de Paris et de son influence en Europe depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. 5 gros volumes in-8° broch., enrichis de figures. 18 francs.

Ribera (Bernard) ord. Fratr. Prædic. — Brevis enarratio historica de statu Ecclesiæ Moscovitæ. Editio nova emendatior et auctior, curante Joanne MARTINOR. S. J. in-8°. juxta rarissima exemplaria, ed. Viennensis, an 1733, (tiré à 300 ex.) 4 fr.

Rigordi. (Franc.) Soc. J. — Peregrinationes apostolicæ, R. P. Francisci Rigordi qui XII novembris anni MDCXLII Massilia solvens, per mare Mediterraneum; per Syriam, Arabiam desertam, Mesopotamiam, Chaldœam, Persidem, Sinum Persicum et mare Indicum Goam pervenit 18 martii anni 1646; inde egressus 14 septembris ejusdem anni... rediit Massiliam in patriam 4 junii anni 1649. Massiliæ, 1652, in-8°. 70 pp. *Réimpression sur papier vergé et à petit nombre, faite par les soins du R. P. Caroyan, de la Compagnie de Jésus.* 6 fr.

J. HETZEL et Cie, 18, rue Jacob, PARIS.
Librairie de la Bibliothèque et du Magasin d'éducation et de récréation
COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE

LES CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS

Cours d'étude complet et gradué d'éducation
A SUIVRE EN 6 ANNÉES : SOIT DANS LA PENSION, SOIT DANS LA FAMILLE
Par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur

et Louis BAUDE

Ancien professeur au collége Stanislas

	Broch.	Cart
TOME Ier. — 1re ANNÉE, 1er semestre. — Introduction. — Grammaire française. — Dictées. — Histoire sainte. — Mappemonde. — Géographie de l'Histoire sainte. — Anciennes divisions de la France par provinces. — Arithmétique. — Lectures et exercices de mémoire. — Etymologies	1,50	1,75
TOME II. — 1re ANNÉE, 2e semestre. Grammaire française. — Dictées. — Histoire sainte. — Arithmétique. — Système mètrique. — Mappemonde. — Division de la France par départements. — Table chronologique des rois de France. — Lectures et exercices de mémoire. — Etymologies	2,50	2,75
TOME III. — 2e ANNÉE, 1er semestre. Grammaire française. — Dictées. — Histoire sainte — Histoire ancienne. — Eres chronologiques. — Cosmographie. — Géographie de l'Asie mineure. — Arithmétique. — Départements et arrondissements de la France. — Lectures. — Etymologies	2,50	2,75
TOME IV. — 2e ANNÉE, 2e semestre. Grammaire française. — Mytologie. — Histoire ancienne. — Arithmétique. — Etudes préparatoires de l'Histoire de France. — Géographie de la France	2,50	2,75
TOME V. — 3e ANNÉE, 1er semestre. Grammaire française. — Histoire ancienne. — Cosmographie. — Arithmétique. — Géographie de l'Afrique moderne. — Etudes préparatoires de l'Histoire de France. — Paris et ses monuments. — Lectures. — Etymologies.	3	3,75
TOME VI. — 3e ANNÉE, 2e semestre. Histoire romaine. — Histoire de l'Eglise. — Arithmétique. — Cosmographie — Etudes préparatoires de l'Hiotoire de France. — Lectures. — Etymologies.	3,50	3,75
TOME VII. — 4e ANNÉE, 1er semestre. — Récapitulation chronologique de l'Histoire ancienne. — Histoire du moyen âge. — Géographie moderne. — France provinciale et départementale. — Histoire naturelle. — Précis de l'Histoire de la langue française. — Arithmétique. — Lectures. — Etymologies	3,50	3,75
TOME VIII. — 4e ANNÉE, 2e semestre. Histoire du moyen âge. — Histoire de l'Eglise. — Géographie de l'Europe. — Arithmétique. — Traité de versification. — Lectures. — Etymologies	3,50	3,75
TOME IX. — 5e ANNÉE, 1er semestre. Histoire moderne. — Histoire de l'Eglise. — Géographie de l'Amérique. — Curiosités historiques. — Botanique. — Lectures. — Etymologies	3,50	3,75
TOME X. — 5e ANNÉE, 2e semestre. Histoire moderne — Histoire de l'Eglise. — Géographie de l'Océanie. — Zoologie. — Principales inventions et découvertes. — Lectures. — Etymologies	4	4,25
TOME XI. — 6e ANNÉE, 1er semestre. Principes de littérature. — Histoire de la littérature ancienne et française. — Introduction à la philosophie. — Table chronologique des principaux événements de l'Histoire contemporaine depuis 1789. — Bibliographie. — Etymologies	4,50	4,75
TOME XII. — 6e ANNÉE, 2e semestre. Philosophie. — Philologie des langues européennes. — Précis de l'histoire générale des études. — Biographies des femmes célèbres. — Notions géographiques complémentaires. — Morceaux choisis. — Etymologies..	4,50	4,75
COURS DE LECTURE. — Syllabaire — Alphabet illustré. — Signes orthographiques. — Premieres lectures courantes. — Contes moraux. — Maximes. — Lectures instructives. — Fêtes et solennités de l'Eglise pendant les 4 saisons de l'année. — Lectures recréatives. — Les jeux de l'enfance	2	2,25

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE. — Religion. — Education. — Instruction. — Des premiers nombres et des premiers chiffres. — Des 5 sens. — Du temps et de ses divisions. — De l'univers ou de la création. — Les 4 éléments. — Les 5 parties du monde. — Des différents noms qu'on donne à l'eau. — Phénomèmes atmosphériques et souterrains. — Exercices de mémoire. — Lectures....... 3 3,25

CAHIER COMPLEMENTAIRE. — Considérations générales. — Histoire de l'architecture. — De la sculpture. — De la peinture. — Gravure. — Lithographie. — Histoire de la musique. — Astronomie. — Archéologie. — Numismatique. — Paléographie. — Minéralogie. — Algèbre et géométrie. — De la vapeur et de ses applications. — Télégraphie électrique. — Galvanoplastie. — De la chloroformisation. De la Photographie et de l'aérostation........ 5 5,25

La collection complète des 15 vol., broch. 49 fr.; cart. 52 f. 75 c.

LIBRAIRIE P. LETHIELLEUX, 4, RUE CASSETTE, PARIS.

HISTOIRE UNIVERSELLE

COURS MÉTHODIQUE ET CLASSIQUE

D'APRÈS LE PLAN DE BOSSUET

MIS EN RAPPORT AVEC LES PROGRAMMES DE L'UNIVERSITÉ

Par M. l'abbé F. LOIZELLIER

Inspecteur honoraire de l'Université, ancien directeur de l'Ecole Normale de Versailles, Chanoine de Soissons, Chevalier de la Légion d'honneur, 1er aumônier du pensionnat des Frères de Passy.

4 forts vol. in-12, enrichis d'environ 130 *Cartes et Plans*, et de nombreux *Tableaux synoptiques*.

I. **Histoire ancienne** (37 *C. et P.*). **3** fr.
II. **Histoire du moyen-âge** (30 *C. et P.*) **3** fr.
III. **Histoire moderne** (34 *C. et P.*) **3** fr.
IV. **Histoire contemporaine 3** fr.

Cartonnage, en plus, **0** fr. **25**

Les CARTES, tirées à part, et tirées en un petit ATLAS MANUEL Se vendent pour chaque partie, 1 fr.
Chaque TABLEAU SYNOPTIQUE, à part, 0fr.50

EXTRAITS DE QUELQUES-UNES DES APPROBATIONS.

S. G. Mgr l'*Archevêque de Bourges*, 29 septembre 1873.

..... Je ne saurais assez vous féliciter, Monsieur l'abbé, d'avoir entrepris une œuvre de si haute importance. L'enseignement de l'Histoire, tel que vous l'entendez, peut largement concourir à la régénération de la France.

S. G. Mgr l'*Evêque de Fréjus*, le 27 octobre 1873.

..... L'esprit dans lequel il est écrit, en garantit l'excellence, au point de vue de la doctrine. La méthode, fruit d'une longue expérience dans l'enseignement, est excellente aussi et facilitera beaucoup la mémoire des élèves. En somme, je le regarde comme un très-bon résumé classique et je le proposerai aux établissements d'instruction.

S. G. Mgr l'*Evêque du Mans*, le 19 novembre 1873.

..... En lisant votre *Histoire universelle*, ce qui m'a le plus frappé et ce qui distingue votre travail de tous ceux du même genre, c'est le soin que vous mettez à montrer les desseins de la Providence s'accomplissant dans les évènements du monde.

S. G. Mgr l'*Evêque de Versailles*, le 26 mars 1874.

..... J'allais vous écrire pour vous remercier, quand j'ai lu dans l'*Univers* l'article de M. Darras sur votre *Cours méthodique et classique d'Histoire universelle*. Cet article exprime on ne peut mieux tout ce que je voulais vous dire au sujet de votre travail et du plan que vous avez adopté. Avec une pareille recommandation, votre livre, je n'en doute pas, fera merveilleusement son chemin.

HISTOIRE SAINTE

A L'USAGE DU JEUNE AGE

Par M. COMBARIEU.

L'ouvrage est divisé en 10 cahiers : — 1er cahier LA CRÉATION ET LE DÉLUGE. — 2e Cahier : LES PATRIARCHES. — 3e Cahier : MOÏSE. — 4e Cahier : LES JUGES ET LES ROIS. — 5e Cahier : DÉCADENCE DU PEUPLE ISRAÉLITE. — 6e Cahier : FIN DE L'ANCIEN TESTAMENT. — 7e Cahier : AVÉNEMENT DU MESSIE. — 8e Cahier : MINISTÈRE PUBLIC DE J.-C. — 9e Cahier : SUITE DU MINISTÈRE PUBLIC DE J.-C. — 10e Cahier : PASSION ET RÉSURRECTION DE J.-C.
Le Cahier, **0** fr. **20**. — *La Collection,* **2** fr.

*Je donne mon entière approbation à l'***Histoire sainte** avec questionnaire, etc.
† F. M. ANATOLE, *Evêque de Montpellier.*

LES CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE

NOUVELLE ÉDITION (A. M. D. G.)

A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION

Un volume in-18 jésus, broché	1.60
Id. reliure demi-toile	0.30
Id. reliure toile, pleine, écusson doré	0.50
In-8° broché	2.50

HISTOIRE SAINTE

A L'USAGE DU JEUNE AGE, ETC.

1 vol. grand in-12 illustré d'environ 100 belles gravures 1.50.

Les **Synchronismes** et les **Réflexions morales** suivent le paragraphe auquel ils se rapportent. — Les **Extraits de Prosateurs et Poëtes chrétiens** sont rejetés en *feuilleton* au bas des pages, et, tout en *commentant et illustrant* à leur manière le **Récit**, offrent une riche et intéressante matière pour les *Exercices de mémoire* et de *Lecture.* — Le petit **Dictionnaire géographique, historique et littéraire**, etc., accompagne chaque *Epoque* et en complète le développement, tout en offrant au professeur le type d'un *questionnaire.* — *Ce sont les 10 cahiers ci-dessus transformés en un volume.*

LE PÈLERIN

ORGANE DU CONSEIL GÉNÉRAL DES PÈLERINAGES

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS,

Par livraisons de 24 pages. — Renseignements sur l'organisation des Pèlerinages; récits et comptes-rendus; études sur le surnaturel.

Prix de l'abonnement : 6 FR. PAR AN.

Les Abonnements partent du 1er de chaque mois.

LE NUMÉRO : 15 CENTIMES.

IMPRIMERIE RELIGIEUSE

Georges HURTREL et Cie, artiste-éditeur, imp.-libraire,

13, rue CASSETTE, Paris.

Impressions d'art et de commerce, en lithographie, typographie et taille douce, Presses à bras, mécaniques et à vapeur.

Chromo, crayons, albums industriels, reproduction de peintures et d'objets d'art. Ateliers de dessinateurs et graveurs de tous genres.

ÉDITIONS NOUVELLES.

Grands Saints (en belle chromo) de tous les ordres religieux. Imagerie nouvelle. N.-D. du Perpétuel secours. N.-D. de Pontmain· N.-D. de Lourdes. Eau de Lourdes véritable envoyée par l'abbé Senmartin, vicaire d'Enclade-Lourdes et donnée gratis à tous nos clients.

ORIFLAMMES.

Oriflammes imprimées sur très-belle satinette de toute nuances et grand choix de sujets.

Nota. Nous pouvons vendre cet article très-bon marché, bien fait et dans des conditions très-avantageuses, faisant tout chez nous et par nous-même.

PHOTOGRAPHIE DE L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS

ÉPREUVES ÉMAILLÉES

PEINTURES SUR BOIS ET SUR TOILE D'APRÈS D'ANCIENS PORTRAITS

Dans tous les formats

PIERRE PETIT

OPÈRE LUI-MÊME

PARIS. — 31, PLACE CADET, 31. — PARIS.

Tirage pour les PÈLERINAGES aux prix de la lithographie.

Librairie HATON, 33, *rue Bonaparte*,
PARIS.

MANUEL
COMPLET
DES PÈLERINAGES

Publié par le Conseil général des Pèlerinages.

1 vol. in-32. — Prix : 60 centimes. — Par la poste, 0,75 centimes.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS.

OUVRAGES DE M. FÉLIX CLÉMENT

Maître de chapelle honoraire de la Sorbonne et du collége Stanislas,
Titulaire du lycée Louis-le-Grand,
Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand

MÉTHODE D'ORGUE

D'HARMONIE ET D'ACCOMPAGNEMENT

Comprenant toutes les connaissances nécessaires pour devenir un habile organiste et divisé en cinq parties.

1re Partie : Etude de l'orgue à tuyaux et de l'harmonium.
2e — Etude du mécanisme.
3e — Harmonie, — contrepoint-fugue. Modèles tirés des anciens maîtres.
4e — Accompagnement du Plain-Chant, — principes de la transposition. — Transposition appliquée au Plain-Chant.
5e — Morceaux d'orgue composés par d'excellents organistes.

1 volume in-4°, broché : 12 francs.

LES MUSICIENS CÉLÈBRES

FORMANT UNE HISTOIRE DE LA MUSIQUE DEPUIS PALESTRINA JUSQU'A ROSSINI

Cent Études biographiques

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION ET SUIVIES D'UN APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

Deuxième édition corrigée et augmentée.

1 beau vol. in-8°, orné de 47 portraits authentiques gravés à l'eau forte,
Broché : 12 fr. — *Relié demi chagrin avec luxe :* 18 fr.

Tous les organes de la presse se sont plu à louer et à recommander cet ouvrage.